

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[La] valise trouvée [Document électronique] / Le Sage

çon n' approche pas du  
mien... d' où vient donc que mes larmes coulent ? ...  
que signifient votre silence et ces pressentimens  
qui m' épouvantent ? ... ah ! Je les rejette.  
ô ciel, j' ai pu m' y arrêter ! Vos affaires,  
des voyages à la cour, les devoirs de votre place,  
que sais-je enfin ? ... il vous a été impossible de  
m' écrire, puisque vous ne l' avez pas fait... on  
m' apporte une lettre de M De Valois...  
dieu ! Il me mande... ai-je bien lu ? ... quelle  
affreuse nouvelle ! ... le bruit court que vous  
épousez la Baronne De ; mon oncle semble  
le croire, mon oncle prétend... on l' a trompé ;  
mais on n' abuse point une amante... ne craignez

p301

pas que je vous accuse : je suis trop  
malheureuse pour ne pas compter sur vous. Rien ne  
peut altérer ma confiance... cependant... ah !  
Si... votre changement seroit pour moi la mort,  
et pour vous le regret de toute la vie... non,  
je ne me fixe point à cette insupportable idée.  
Ecrivez, écrivez-moi : dites-moi ce que je souhaite,  
ce que je sais ; dites-moi que vous m' aimerez  
toujours, que cela seul est vrai ; que le  
reste... ah, mon ami, quelle imposture ! Encore  
une fois, je n' y crois pas... je vous adore... je  
suis aimée.

PARTIE 2 LETTRE 44

*de Madame D' Ercy, à l' abbesse du couvent de .*  
M De Senanges vous recommande, ma chere  
cousine, de veiller plus que jamais sur tous les  
pas, tous les mouvemens, toutes les démarches  
de sa femme... eh bien, dites-moi, comment  
s' accommode-t-elle de sa solitude ? Est-elle

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

bien changée ? Il seroit étrange qu' elle ne le fût pas. Je sais bien, pour moi, que, si l' on m' enfermoit, je serois bientôt laide à faire peur. Commence-t-elle à l' être un peu ? Ecrivez-moi ce qui en est : les moindres détails me semblent intéressans... quand ils me viennent de vous. Je n' ai point de nouvelles à vous mander, si ce n' est le mariage du Chevalier De

p302

Versenai, avec la jolie Baronne De , jeune veuve d' un homme de qualité, très-fêtée à la ville, et trèsr la connoissance de leur crime. Quoi qu' il en soit, reprit le marquis, après avoir regardé une des lettres de la valise, et reconnu la marque du bureau de Paris, sais-tu bien quel usage je suis d' avis que nous fassions de ces paperasses ? Faisons porter cette malle au château, nous passerons cette après-dînée à lire une partie des lettres qu' elle contient ; ce passe-temps divertira nos dames : qu' en dis-tu ? J' approuve ton idée, répondit le chevalier ; je t' avouerai même que je serai ravi d' entendre cette lecture ; je suis assuré qu' elle nous réjouira. Je n' en doute point, répliqua le marquis ; la diversité des styles et des matières nous promet un plaisir certain. Il est vrai, ajouta-t-il, que dans une si grande quantité de lettres, il est impossible qu' il n' y en ait pas beaucoup

p181

de plates et de mal écrites. Tant mieux, répondit le chevalier, celles-là nous divertiront plus que les autres ; plus elles seront ridicules, plus elles me feront de plaisir : enfin je m' attends à un pot-pourri des plus plaisants.

Des personnes moins vives que ces deux jeunes seigneurs, auroient pu se faire un scrupule d' ouvrir ces lettres ; mais, pour eux, s' étourdissant sur les conséquences, ils s' en firent un jeu. Ils abandonnèrent aux loups les restes du courrier infortuné ; après quoi, renonçant à la chasse pour ce jour-là, ils retournèrent au château avec la valise.

Ils y trouvèrent bonne compagnie. Il y avoit avec la marquise une comtesse et une autre dame du voisinage, un vieux baron et le curé du village, tous gens d' esprit et de belle humeur. Le marquis conta l' aventure de la valise trouvée, et son récit causa

d'abord quelque terreur ; mais, comme on n'aime point à s'entretenir long-temps de choses tristes, et que d'ailleurs on ne s'intéressoit guère pour le courrier, on se contenta de le plaindre un moment. On ne parla plus que de la valise, dont chacun parut curieux de voir les lettres. Les dames surtout en témoignèrent une si vive impatience, qu'il fallut pour les satisfaire, en commencer la lecture immédiatement après le dîné. En vain le curé, homme sage et prudent, voulut se mettre en frais de remontrances, et représenter à la compagnie qu'il y avoit quelque chose de répréhensible à sa curiosité, qu'elle ne pouvoit la contenter sans s'exposer indiscretement à découvrir le secret des familles, qui devoit être inviolable et sacré. Mais, quoique ce bon

p182

prêtre parlât fort sensément, on lui coupa la parole ; on se moqua de ses représentations, et même on exigea de lui qu'il servît de lecteur : ce qu'il fut obligé de faire malgré la répugnance qu'il y avoit, le marquis étant un de ces seigneurs de village qui ne veulent essayer aucune contradiction.

Le pasteur y consentit donc par pure complaisance, à condition que, lorsqu'il seroit las de lire, un autre prendroit sa place. Cela étant ainsi réglé, tout le monde prêta une oreille attentive au curé, qui mit la main dans la malle comme dans une roue de loterie, et en tira une lettre au hasard. Il la décacheta ; et, après l'avoir parcourue un moment des yeux, il en fit la lecture à peu près du même ton dont il avoit coutume de débiter ses prônes.

## PARTIE 1 LETTRE 1

D'un auteur dramatique, qui a donné une pièce nouvelle au théâtre-françois, et qui se plaint à son ami du mauvais succès qu'elle a eu.

Mon cher ami,  
dans la fureur qui me possède, je ne sais par où commencer. Le croiriez-vous ? Ma comédie, qui, sans vanité, est bien écrite, et dans le goût de nos meilleures pièces, en un mot, cette même comédie qui vous plut tant, s'il vous en souvient, lorsque je vous en fis la lecture avant votre départ de Paris, et dans laquelle vous trouvâtes ce qu'on appelle *vis comica*,

p183

fut hier représentée sur le redoutable théâtre du faubourg Saint-Germain, et sifflée à double carillon ; cela n' est pas concevable ! Le parterre, qui, comme vous savez, n' est pas composé de gens triés, se déchaîna contre elle sans l' écouter, ainsi que cela lui arrive quelquefois, et fit un horrible tapage. Je crois encore entendre le bruit des sifflets et des huées : l' effroyable symphonie pour les oreilles d' un auteur ! M Dacier a bien raison de dire qu' il s' étonne qu' il y ait des poètes et des prosateurs assez téméraires pour braver l' ignorance de la multitude. Ceux qui le sont ne méritent pas qu' on les plaigne, quand ils éprouvent le malheur qui m' est arrivé. Mais c' en est fait, j' abandonne pour jamais la scène françoise ; je ne veux plus être le jouet du public. ô malheureux auteurs comiques ! Vous qui, nourris de la lecture des Plaute et des Térence, vous flattez de faire revivre ces grands maîtres en les imitant, vous êtes dans l' erreur. C' est vainement que Molière, leur disciple et leur rival, vous offre ses leçons ; vous ne réussirez point. Le goût est corrompu ; il n' y a plus de comique dans les comédies ; tout y est sérieux. Les auteurs nouveaux ont banni les ris pour y admettre les pleurs ; et cela, pour se conformer au génie des femmes. Elles ne se contentent pas de larmoyer aux tragédies, elles veulent aussi que les pièces comiques produisent le même effet ; elles demandent partout du tendre et du pathétique ; ce qui fait souvent naître des monstres, dont on ne découvre toute la laideur qu' après l' impression ; car sur la scène on peut s' y méprendre ; le son touchant de la voix d' une actrice, ou sa figure

p184

séduisante, jettent de la poudre aux yeux des spectateurs, qui se laissent aller au plaisir de s' attendrir et de pleurer, sans songer qu' il ne sont venus à la comédie que pour rire.

Mais, monsieur le partisan des vieilles pièces, me dira quelque esprit gâté, ces comédies à la mode, contre lesquelles vous déclamez tant, quoiqu' elles ne vous paroissent pas comme à moi une *nouvelle lumière propre à nous éclairer* , plaisent fort aujourd' hui ; on y court en foule quand on les représente : que n' en faites-vous de pareilles ? Est-ce que cela vous paroît trop difficile ? Non, parbleu ! Lui répondrai-je ; un verbiage d' amour, des tirades de morale, des portraits *ab hoc et ab hac* , et de faux brillants qu' on applaudit parce qu' on ne les entend point ; tout cela coûte beaucoup moins que vous ne pensez. Ce n' est donc pas la difficulté du travail qui m' empêche de disputer

aux novateurs l' honneur de faire pleurer les dames ;  
c' est le respect que j' ai pour le vrai bon ; et pour  
tout dire, en deux mots, j' aime mieux être sifflé, en  
marchant sur les pas de nos grands modèles, que d' être  
applaudi en dépit du bon sens. Au reste, mon cher ami,  
quelque mauvais succès qu' ait eu ma comédie, j' en serai  
bientôt consolé, en faisant réflexion que c' est le sort  
de tous les auteurs dramatiques, sans exception, de  
faire le naufrage dont je suis encore tout humide. Les  
admirables auteurs, même des Cinna et des Tartufe,  
ont quelquefois entendu succéder des sifflets à leurs  
applaudissements.

Adieu, mon cher ami ; estimé ou méprisé du parterre, je  
suis et serai toujours votre, etc.

p185

Voilà un auteur bien piqué, s' écria la marquise ;  
selon toutes les apparences le théâtre-françois va  
le perdre. Oh ! Que non, madame, dit le chevalier ;  
connoissez mieux les auteurs dramatiques : ils  
ressemblent aux matelots qui, dégoûtés de la mer après  
un naufrage, jurent de ne plus s' embarquer ; ou bien, si  
vous voulez, aux femmes qui, après avoir été trompées,  
font serment de ne plus aimer. Il faut convenir,  
dit la comtesse en riant, que monsieur le chevalier est  
riche en comparaisons. Il alloit répliquer à la dame ;  
mais le curé le fit taire en lisant la lettre suivante.

## PARTIE 1 LETTRE 2

D' une fille des choeurs de l' opéra de Paris, à sa mère  
qui demeure en province.

Je vous demande mille pardons, ma chère maman,  
de ne vous avoir point écrit depuis que je vous mandai  
ma réception dans les choeurs de l' opéra. Je vous dirai,  
pour m' excuser, que j' ai voulu vous épargner le chagrin  
d' apprendre que j' étois fort mal dans mes affaires. Je  
connois votre bon coeur et vos petites facultés ; vous  
auriez partagé mes peines sans pouvoir les soulager.  
Quel sujet d' affliction pour une tendre mère, de voir sa  
fille tirer le diable par la queue ! Effectivement  
j' étois réduite à vivre de mes gages de théâtre,  
extrémité fâcheuse pour un serin de l' académie royale de  
musique ; mais, grâce au ciel, depuis deux mois ma  
fortune a bien changé de face. J' ai suivi l' exemple de  
mes compagnes ;

p186

je me suis fait des amis, et je me trouve à présent fort à mon aise ; j' occupe un grand appartement meublé tout au mieux ; j' ai un buffet rempli de belle et bonne argenterie, avec un contrat de rente dont m' a fait présent un riche et généreux seigneur du cercle de franconie. Je roule, pour ainsi dire, sur l' or et sur l' argent. Je vous donne cet avis, ma chère mère, afin que vous en profitiez. Vendez incessamment vos effets, et venez me joindre à Paris par le coche ; vous m' y serez d' une grande utilité, en m' aidant de vos bons conseils dans les conjonctures embarrassantes où nous nous trouvons nous autres quelquefois. J' aurois, par exemple, aujourd' hui besoin de votre prudence dans le cas où je suis : mon allemand est sur le point de s' en retourner dans son pays, et il s' agit de prononcer entre deux concurrents qui se disputent sa survivance ; l' un est gros prieur bien renté, et l' autre un enfant de famille qui commence à dévorer une riche succession qu' un père avare vient de lui laisser. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous feriez à ma place ; mais pesez bien auparavant tous les avantages qui peuvent me revenir des deux côtés. J' attends votre réponse pour me déterminer. En attendant, ma chère maman, je vous embrasse mille fois. Votre tendre fille,  
Catin.

Le gros prieur l' emportera, s' écria le baron, grand railleur de son naturel. Je n' en sais rien, dit le chevalier : Mademoiselle Catin pourra bien lui préférer le jeune homme qui est en train de se ruiner. Paix, messieurs, interrompit le curé, après avoir décacheté une

p187

nouvelle lettre, écoutez celle-ci ; elle est, si je ne me trompe, d' un procureur à un de ses clients. à la bonne heure, dit alors la marquise ; j' en suis bien aise : car j' aime à la folie le style épistolaire de ces messieurs-là.

### PARTIE 1 LETTRE 3

D' un procureur à un de ses clients.

Monsieur,

j' ai reçu votre missive, en date du dixième du courant ; et, pour réponse, j' aurai l' honneur de vous dire, premièrement, que la bonne veuve dont vous m' avez procuré la pratique ne m' a pas envoyé une obole ; aussi son procès va-t-il comme il plaît à Dieu.

à l' égard du vôtre, monsieur, qui est bon, tant dans la forme que dans le fond, le succès n' en est pas incertain, j' oserois vous en répondre ; et c' est aussi le sentiment du savant avocat qui a fait vos causes et moyens d' appel. Je m' en fie bien à lui ; il a plus employé de latin dans votre procédure, qu' il n' y en a dans vingt autres.

Quant à ce qui concerne mon petit ministère, je m' en acquitte avec une ardeur incroyable. J' ai mis vos pièces au greffe ; et outre plus, j' ai composé un inventaire de production, lequel, sans vanité, peut passer pour un chef-d' oeuvre. Ce n' est pas tout : il faut avec cela que je fasse un mémoire que nous fournirons pour contredit ; car on ne sauroit trop bien défendre une

p188

cause, pour bonne qu' elle puisse être. J' en chargerai mon fils Nicaise, l' avocat, qui se fait tous les jours joli garçon ; j' espère, Dieu aidant, qu' il fera bientôt du bruit au palais. Il plaida la semaine passée une cause qu' il perdit à la vérité, mais qui lui fit bien de l' honneur : tout le monde fut très content de son plaidoyer. Enfin, monsieur, je vais pousser votre affaire avec toute la vigueur possible. De votre côté, pour seconder mon activité, envoyez-moi incessamment deux cents écus, tant pour payer ledit avocat, que pour satisfaire à mes frais, salaires et déboursés journaliers, sauf à répéter en définitif.

J' ai l' honneur d' être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Rapin,

*procureur au parlement.*

j' aurois été bien étonné, dit le vieux baron, si M Rapin n' eût pas parlé d' argent dans sa lettre ; car ces animaux-là n' écrivent à leurs clients que pour leur en demander ; ils ressemblent aux fiacres, ils ne sont jamais contents. Messieurs, s' écria le pasteur en tirant de la malle une petite lettre sans enveloppe, faut-il lire celle-ci ? Elle a tout l' air de ne contenir que des choses peu dignes de votre attention. Lisez, lisez-la toujours à bon compte, répondit le chevalier ; elle nous réjouira peut-être. Allons, reprit le curé, je vais vous satisfaire.

PARTIE 1 LETTRE 4

p189



D' une fille normande qui sert à Paris, à son oncle  
auprès de Falaise.

Mon bon oncle,

ces lignes sont pour savoir l' état de votre santé ;

Dieu veuille qu' elle ne soit pas plus mauvaise que la  
mienne, car je me porte comme un charme. Quant à  
ma condition, je vous dirai qu' il y a bien du

changement. Je ne sers plus chez M Droguet, le  
marchand de drap ; j' en suis sortie rapport à ses deux  
grands garçons de boutique qui me faisoient endêver  
toute la journée, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Oh

dame ! Je n' aime point qu' on s' émancipe avec moi. J' ai  
quitté cette maison, et grâce au seigneur, j' en ai  
trouvé une autre où je suis comme le poisson dans l' eau.

Je demeure actuellement dans la rue de la harpe, chez  
Monsieur Bontour, procureur au Châtelet ; il n' a  
qu' un clerc, qui est bien le meilleur enfant qu' on  
puisse voir : c' est un garçon sage, doux et si honnête,  
que, lorsque je lui rends le moindre service, il me  
fait cent politesses.

Le lecteur, à ces paroles, fut obligé de s' arrêter  
pour laisser rire la compagnie à son aise de l' ingénuité  
de cette servante. Pour monsieur le baron, il n' auroit  
pas été content s' il n' eût pas un peu glosé là-dessus.

Voilà, s' écria-t-il, ce qui s' appelle tomber de fièvre  
en

p190

chaud mal : la pauvre fille ne connoît point encore les  
clercs. Qu' en savez-vous, lui dit le chevalier ? Depuis  
le jour que cette lettre a été écrite, l' honnête clerc  
de Monsieur Bontour ne peut-il pas avoir dégourdi  
l' innocente ? Doucement, messieurs, dit la marquise ;  
halte-là, s' il vous plaît ; gardez pour de meilleures  
occasions vos commentaires sur le texte. Monsieur le  
curé, ajouta-t-elle, remettez promptement la main dans  
la valise, et passons à une autre lettre : puisse-t-elle  
fournir à ces rieurs des réflexions plus sérieuses ! Le  
pasteur se hâta d' obéir à la marquise.

## PARTIE 1 LETTRE 5

D' un militaire qui mande à une dame de ses amies  
comment une maîtresse infidèle s' est raccommodée avec  
son amant, qui ne vouloit plus la voir.

Madame,

quand j' ai l' honneur de vous écrire, je suis charmé  
d' avoir à vous mander des choses que je crois propres

à vous divertir ; et l' aventure que contient cette lettre m' en paroît une à devoir vous réjouir, vous qui êtes une rieuse disposée à vous moquer impitoyablement des hommes à qui l' amour fait faire des extravagances. Le héros de cette aventure est un commandeur sexagénaire, ce qui ne lui fera point trouver grâce auprès de vous. Il est, depuis dix-huit mois, épris de Cidalise, jeune veuve, belle et prude ; il va la voir tous les jours, et l' accable de présents. La bonne dame, de son côté,

p191

pour resserrer encore davantage les noeuds qui l' attachent à elle, mène une vie retirée, et semble se borner à lui plaire. On admire une si belle union ; mais peu s' en est fallu qu' elle n' ait été détruite ces jours passés par un incident bien malheureux. Le commandeur alla chez Cidalise à une heure où il n' étoit point attendu ; il trouva la mignonne qui faisoit la méridienne avec la Violette son laquais, grand garçon fort bien fait ; et il fut tellement étourdi de ce spectacle, qu' il se retira chez lui sans avoir la force de faire des reproches à son infidèle, qu' il résolut de ne revoir jamais.

D' une autre part, Cidalise au désespoir de ce contre-temps, et jugeant qu' elle alloit perdre un seigneur dont le commerce lui étoit fort utile, s' affligea d' abord sans modération ; néanmoins, connoissant le commandeur pour un bon homme, elle espéra qu' il le seroit assez pour lui passer cette petite éclipse de fidélité. Dans cette espérance, elle lui écrivit ce billet :

" je ne suis point assez hardie pour entreprendre de me justifier. Je suis coupable, je l' avoue, puisque je vous ai donné lieu de soupçonner ma fidélité ; aussi, loin d' implorer votre clémence, je vous écris pour vous animer contre moi, si, par un reste d' amour, vous vouliez me pardonner. N' écoutez ni la pitié, ni votre bonté naturelle ; abandonnez Cidalise à ses remords ; ils vous vengeront bien. Je ne veux plus paroître dans le monde ; je vais m' enfermer dans une retraite, pour y pleurer, le reste de mes jours, la trahison que je vous ai faite. Ne vous imaginez pas au-moins, que ce soit une façon de parler. Non, commandeur, je veux me punir moi-même ; et pour vous

p192

faire voir que mon repentir est sincère, j' ai fait couper mes cheveux, dont vous savez que j' étois

idolâtre, et je vous les envoie ; vous verrez, par ce sacrifice, que je reconnois ma faute. "

Cidalise, après avoir écrit cette lettre, fit effectivement couper ses cheveux, et les envoya au vieux commandeur, dont la colère ne fut point à l'épreuve d'un billet où on témoignoit tant de regret de l'avoir offensé. Sa fureur s'évanouit ; et, n'écoutant que son amour, il se rendit sur-le-champ chez la dame, qu'il trouva dans un négligé convenable à une femme plongée dans la tristesse, et qui pourtant ne faisoit aucun tort à sa beauté ; car ce cher intérêt ne peut s'oublier. Comme elle se doutoit bien qu'il seroit assez foible pour revenir à elle, l'artificieuse s'étoit préparée à le recevoir ; elle avoit étudié jusqu'à la manière dont elle devoit pleurer devant lui. Elle s'attendoit à essayer des reproches ; mais ce bon seigneur, au lieu de lui en faire, l'aborda d'un air attendri, ou plutôt la larme à l'oeil ; et faisant éclater toute sa foiblesse : ah ! Cidalise, lui dit-il, qu'avez-vous fait ? Vous ne deviez pas couper vos beaux cheveux. Puisque vous vous repentez de votre faute, hélas ! Je vous l'aurois pardonnée. Ah ! Falloit-il couper vos cheveux ?

Vous jugez bien, madame, que la jeune veuve, à ces paroles, connoissant à qui elle avoit affaire, ne joua pas mal son personnage. Elle répandit des pleurs abondamment, en témoignant au vieillard une vive douleur de l'avoir si mal trompé, et en lui faisant mille protestations d'une plus exacte fidélité. Ils se raccommodèrent enfin tous deux, et ils vivent actuellement

p193

dans une parfaite intelligence. La catastrophe est tombée tout entière sur le pauvre La Violette, qui a été mis à la porte ; et Cidalise a un nouveau laquais de la main du commandeur.

Le curé n'eut pas achevé ces derniers mots, que le chevalier, apostrophant dans ces termes le vieillard amoureux de Cidalise : ah ! Commandeur de mon âme, s'écria-t-il avec vivacité, que vous êtes doucereux ! Vous méritez bien, ma foi, d'être la dupe d'une *signora* pour votre argent. à votre place, j'aurois rossé Cidalise, et l'aurois plantée là. Vous êtes trop chaud et trop bouillant, dit la marquise au chevalier ; le commandeur est plus posé que vous. Il est vrai qu'il n'est plus dans un âge à devoir exiger d'une maîtresse une fidélité scrupuleuse ; il a raison d'être indulgent. Qu'en dit monsieur le baron ? Madame, répondit celui-ci, je suis de votre sentiment : tout galant suranné doit souffrir sans murmure un substitut. Tandis que

les interlocuteurs s'égayaient de cette sorte, le lecteur se préparait à leur lire une lettre dont voici la teneur.

#### PARTIE 1 LETTRE 6

D' un bourgeois de Paris, à un de ses amis en province.

Monsieur,

notre ancienne amitié ne me permet pas de vous faire un mystère d' un événement arrivé dans ma famille depuis que vous êtes absent. Il est assez singulier. J' avois

p194

dessein de marier mon fils, et j' avois jeté les yeux sur une fille majeure, belle, riche et de très bonnes moeurs : ajoutez à cela qu' elle a beaucoup d' esprit. Elle étoit, je ne vous dirai pas pourquoi, si prévenue contre le mariage, qu' elle rejetoit indifféremment tous les partis qu' on lui proposoit, en disant qu' elle vouloit toujours conserver sa liberté. Cependant mon fils, après lui avoir fait l' amour assez long-temps, eut le bonheur de vaincre sa prévention. Vous le connoissez ; c' est un gaillard bien découpé ; il n' a qu' un défaut : il est vif et badin jusqu' à l' étourderie. Vous me direz qu' il y a des femmes qui ne haïssent pas les jeunes gens qui sont de ce caractère ; aussi plut-il à la fille en question : elle reçut sa foi en lui donnant la sienne. Voilà donc un mariage arrêté ; on en fait les préparatifs, et l' on en fixe la journée. Ce jour venu, mon fils va, d' un air galant et empressé, prendre la future pour la conduire à l' autel, où déjà le prêtre les attendoit tous deux, pour les attacher au joug du mariage ; mais mon malheureux fils, chemin faisant, s' avisa, pour ses péchés, de lui dire en plaisantant : *Sangaride, ce jour est un grand jour pour moi. Je vous mène à l' église en amant soumis et respectueux, et je vous en ramenerai en maître.*

ces derniers mots, quoique échappés pour divertir la future, produisirent un effet contraire : elle les prit de travers ; elle crut qu' ils lui promettoient un infaillible esclavage ; et dès ce moment, ne voyant plus qu' un tyran dans mon fils, elle feignit de se trouver mal. Elle se fit ramener chez elle ; et là, s' adressant à son prétendu : *monsieur*, lui dit-elle, *allez chercher*

p195

*ailleurs une esclave ; je ne veux point de maître.*

il eut beau protester qu' il n' avoit point parlé sérieusement, il ne put lui faire entendre raison. Ce mariage a donc été rompu de cette manière ; mais, dieu merci, la ville est bonne ; je ne manquerai pas de brus. Je vous dirai même que j' en ai déjà une en vue : c' est une maîtresse fille que celle-là ; si mon fils l' épouse, il trouvera à qui parler ; il pourra bien n' être pas tout-à-fait le maître chez lui.

Je suis, monsieur, votre, etc.

Belle leçon ! S' écria la comtesse, belle leçon pour les jeunes gens qui ont une intempérance de langue ! Le fils de ce bourgeois, par son babil indiscret, a perdu l' occasion de s' établir avantageusement. Fi donc ! Madame, dit le chevalier ; vous moquez-vous ? Loin de le plaindre, je le trouve heureux de n' avoir pas épousé une folle. Madame la comtesse a toujours raison de le blâmer, dit le baron, d' avoir hasardé une plaisanterie si déplacée. Silence ! Messieurs, silence ! Interrompit le curé ; voici la lettre d' un académicien : écoutez-la de toutes vos oreilles.

## PARTIE 1 LETTRE 7

D' un académicien de Paris, à une dame de Valogne.  
Je ne puis, madame, me lasser d' admirer l' élégance et la pureté de votre style ; s' il a beaucoup de douceur, il n' a pas moins de force ; et vos pensées les plus communes

p196

sont exprimées si noblement, qu' on peut dire que votre prose est supérieure même à nos morceaux les plus *soignés* : c' est une vérité dont les esprits *déprévenus* conviendront unanimement. J' ai lu dans une de nos conférences la dernière lettre que vous m' avez fait l' honneur de m' écrire, et tous mes confrères en ont été charmés ; quelques-uns même, pour enchérir sur les louanges des autres, l' ont fort spirituellement comparée au menuet parfaitement dansé ; ce qui fait bien l' éloge de votre prose : car vous savez que le menuet est la plus belle de toutes les danses. La comparaison, madame, est bien flatteuse ; permettez-moi de partager avec vous le plaisir qu' elle doit vous faire. Vous n' ignorez pas que personne ne s' intéresse plus que moi à votre gloire ; si vous en doutiez, j' en serois *inconsolablement affligé* .  
J' ai l' honneur d' être, etc.

La comparaison de la prose au menuet réjouit infiniment la compagnie, qui peut-être l' auroit trouvée un peu ridicule si elle n' eût pas été enfantée par un académicien ; mais cette considération tint tout le monde en respect, à l' exception du chevalier, qui, ne pouvant laisser échapper aucune occasion de polissonner, dit au curé : monsieur le pasteur, je crois que tous vos prônes sont autant de menuets bien dansés. L' ecclésiastique, au lieu de répondre à cette mauvaise plaisanterie, se mit à lire sur nouveaux frais.

## PARTIE 1 LETTRE 8

p197

D' un vieil auditeur des comptes, à un sénéchal de province, son ancien ami.  
Vous avez exigé de moi, monsieur, que j' eusse l' oeil sur la conduite de votre fils, et c' est un soin dont je me suis chargé volontiers, à cause de notre ancienne amitié, outre que le sujet mérite par lui-même qu' on s' intéresse pour lui. Ce garçon promet infiniment ; mais comme vous le destinez à remplir votre charge de sénéchal après vous, je souhaiterois qu' il fit son droit avec plus d' exactitude. Vous l' entretenez très proprement ; vous lui donnez maître à danser, maître à chanter ; je ne trouve point à redire à cela, quoiqu' une pareille éducation ait son bon et son mauvais côté ; car enfin, si la danse et la musique contribuent à former un joli homme, elles sont aussi capables de le déranger, en lui inspirant du goût pour les plaisirs. Je ne vous parle pas ainsi sans raison. Votre fils, qui a la voix fort agréable, et qui danse parfaitement, ne laisse pas, je vous assure, ces deux talens inutiles. Pour les cultiver, il va régulièrement toutes les semaines chez un procureur ; oui, chez un procureur qui est une façon de petit-maître, et dont la maison retentit sans cesse du son de quelque instrument de musique, où il y a concert et quelquefois bal, et où s' assemble une brillante jeunesse de l' un et de l' autre sexe ; ce qui peut donner lieu à de tendres et dangereux engagements. Mais il faut bien, me direz-vous, que les jeunes gens

p198

se divertissent. N' avons-nous pas aussi employé nos beaux jours à courtiser les dames ? Vous avez raison ;

chaque chose doit avoir son temps. Je me souviens que, dans notre jeunesse, nous étions, vous et moi, deux compères. En un mot nous avons bien fait des nôtres autrefois, et nous n' en sommes pas aujourd' hui moins honnêtes gens. Espérons qu' il en sera de même de votre cher fils. Je vous dirai même que depuis quinze jours qu' il s' est mis en pension chez une veuve, avec laquelle il a fait depuis peu connoissance ; il paroît disposé à changer de conduite. Il devient plus rangé qu' il n' étoit ; il est plus exact à se trouver aux heures du dîné et du soupé ; il y a plus de huit jours qu' il n' a été aux concerts du procureur.

Je suis, monsieur, votre, etc.

Ce changement, dit le baron d' un ton goguenard, est sans doute l' ouvrage de la bonne veuve. Le fils de monsieur le sénéchal lui aura bien de l' obligation ; c' est pour lui une espèce de mère que cette hôtesse-là. Il y a comme cela de maîtresses femmes qui savent redresser la jeunesse quand elle prend un mauvais pli. Monsieur le baron, s' écria la comtesse, de quel air malin vous dites les choses ! Vous ne vous déferez jamais de la vicieuse habitude que vous avez d' empoisonner tout ce que vous entendez dire. Oh ! Pour le coup, madame, lui répondit-il, j' en atteste la compagnie ; vous avez tort de me faire une semblable *inculpation* . Inculpation ! Interrompit la marquise en faisant un éclat de rire ; monsieur le baron, à ce que je vois, veut enrichir aussi notre langue ! C' est ce qui vous trompe, madame, dit

p199

le chevalier ; il y a déjà long-temps qu' elle est enrichie de ce terme-là ; vous n' en douteriez pas, si vous aviez lu certaines observations sur certaines remarques grammaticales. Je suis curieux, moi, de lire les grands écrivains qui, persuadés qu' ils ont assez d' autorité pour faire passer tous les mots qu' ils inventent, rendent de jour en jour la langue française plus riche et plus abondante. Louanges éternelles, par exemple, soient données au fameux historien qui, pour dire bassesse d' âme, vient d' imaginer si heureusement le terme de *servilité* .

Cette saillie du chevalier renouvela les ris de l' assemblée, et fit tomber la conversation sur les néologiens, qui n' eurent pas beau jeu avec ces interlocuteurs, qui, n' aimant que les façons de parler les plus naturelles, se moquèrent à l' envi des prosateurs qui avoient un style précieux et recherché. Le lecteur de la compagnie s' étant saisi, dans cet endroit, d' une grosse dépêche, dit aux dames : je ne sais si je suis prévenu d' un faux pressentiment, mais

je m' imagine qu' il y a là-dedans quelque chose digne de votre attention.

PARTIE 1 LETTRE 9

D' un homme de lettres de Paris, à un académicien de Caen.

Vous me demandez conseil, monsieur, sur ce que vous devez faire du livre de morale que vous avez composé.

Vous voudriez, je le vois bien, le faire imprimer ; mais une chose vous retient : vous vous défiez des libraires de Paris. Vous les croyez capables de vous

p200

tromper ; rendez-leur plus de justice, ce sont aujourd' hui des gens de bonne foi. Il est vrai que jadis ils ne se piquoient pas d' une probité scrupuleuse. Ce qui se passa il y a quarante ans entre un auteur et un fameux libraire du palais, que je ne veux pas nommer par charité pour sa mémoire, en est une preuve démonstrative. Vous n' avez jamais sans doute entendu parler de cette aventure ; vous serez bien aise de la savoir. La voici :

un auteur, c' étoit un abbé, ayant composé un livre intitulé : *voyage des terres australes*, en alla proposer l' impression à un libraire du palais. Ce livre étoit un amas de fictions extraordinaires et prodigieuses. Le libraire, qui n' imprimoit que des romans, jugeant que la marchandise seroit de défaite dans sa boutique, demanda à l' auteur combien il vouloit vendre son manuscrit. Cinquante pistoles ! Lui répondit l' abbé ; je ne crois pas que je surfasse. Non vraiment, monsieur, répliqua le marchand, en faisant l' homme de bien ; quoique je n' aie pas lu votre copie, j' en conçois sur le seul titre une si bonne opinion, qu' en vous prenant au mot je croirois être un fripon ; car, en conscience, il me semble que votre livre vaut davantage. Un autre à ma place ne vous parleroit pas ainsi à coeur ouvert ; mais c' est ma façon d' agir à moi. Bien loin de vouloir, comme la plupart de mes confrères, avoir les copies pour rien, je suis ravi que mes auteurs fassent leurs petites affaires avec moi. Voulez-vous m' en croire, poursuivit-il ? Laissez-moi me charger de tout. J' obtiendrai le privilège. Je ferai toute la dépense de l' impression, d' une manière digne de l' ouvrage ; et, les frais prélevés, nous partagerons tous deux le reste fraternellement.

p201



Cette espèce de franchise et de sincérité gagna notre auteur, qui lâcha son manuscrit sans défiance. Le libraire aussitôt le mit sous la presse ; et, quand l' édition fut achevée, il en commença la vente ; mais, quoiqu' il en débitât chaque jour un assez grand nombre d' exemplaires, il disoit à m. L' abbé qu' il n' en vendoit point. Ce pauvre diable d' auteur avoit beau trouver son livre dans toutes les maisons particulières où il alloit, lorsqu' il retournoit au palais, on lui tenoit toujours le même langage, en faisant semblant de le plaindre : monsieur, lui disoit le libraire d' un air affectueux, il faut que vous ayez bien du malheur : enfin votre *voyage des terres australes* est charmant ; je ne puis me lasser de le lire, et quelques personnes d' esprit m' ont dit qu' il n' y avoit point de livre plus amusant. Donnons-nous patience, continuoit-il, le public est capricieux. Il y a comme cela d' excellents ouvrages qu' il est lent à saisir ; mais ce qui doit vous consoler, c' est que tôt ou tard il rend justice aux bons livres.

Quoique le débit du *voyage des terres australes* démentît le libraire, l' auteur, avec tout son esprit, en fut long-temps la dupe sans s' en apercevoir. Il ouvrit enfin les yeux et résolut de s' en venger ; ce qu' il fit d' une manière supérieure aux tours les plus ingénieux de *Guzman D' Alfarache* . Vous allez en convenir : notre abbé croqua un roman, qu' il intitula *Siroës et Mirame* ; histoire persane. Il se contenta d' en bien

p202

écrire les huit ou dix premières pages ; il négligea tout le reste, ou, pour mieux dire, il affecta d' en faire un ouvrage détestable : ce qu' il n' eut pas de peine à exécuter. Quand sa copie fut mise au net, il communiqua son projet de vengeance à deux ou trois de ses amis, tous auteurs comme lui, et par conséquent disposés à flatter son ressentiment. Ils firent plus : ils s' offrirent à lui prêter la main. Il accepta leur offre, et vous allez voir de quelle façon ils conduisirent leur entreprise.

Il parut d' abord dans la boutique de notre libraire un laquais qui portoit la livrée de la maison de Bouillon, et qui, s' adressant au marchand, lui dit : monsieur, madame la Duchesse De Bouillon est en peine de savoir si vous imprimez *Siroës et Mirame* , histoire persane ? C' est un livre, dit-on, qui fait un grand bruit à la cour. Mon enfant, lui répondit le libraire, je n' ai point encore entendu parler de ce roman-là ; je ne sais ce que c' est.

Le laquais fut à peine sorti de la boutique, qu' il y entra une espèce de valet de chambre qui demanda si l' histoire de *Siroës et Mirame* s' imprimoit, disant que madame la Princesse De Conti lui avoit donné ordre de s' en informer de lui, comme étant le libraire à la mode, et celui qui vraisemblablement devoit l' imprimer. Monsieur, lui dit le marchand, je n' ai aucune connoissance de cet ouvrage. En nomme-t-on l' auteur ? Non, répondit le valet de chambre, et tout

p203

ce que je puis vous dire, c' est que ce livre est dans une haute estime à l' hôtel de Conti. Une heure après la retraite du valet de chambre, il arriva un homme fort proprement vêtu, et qui, se donnant pour un officier de madame la Duchesse D' Orléans, dit au libraire : son altesse royale m' envoie ici pour vous demander dans quel temps à peu près paroîtra l' histoire de *Siroës et Mirame* . Monsieur, répondit le marchand, je ne connois point cette histoire ; et si elle est sous la presse, ce n' est pas dans mon imprimerie. J' en suis fâché pour vous, répliqua l' officier ; car c' est, à ce qu' on dit, un roman très délicat, et qu' on met au-dessus de *la Princesse De Clèves* . Aussi l' attribue-t-on à une dame de la cour, dont le nom, à ce qu' on assure, fait l' éloge du livre. L' officier, par ce discours, agita terriblement l' esprit de notre libraire : quel est donc, dit-il en lui-même, ce livre qui met toute la cour en mouvement ? Il faut que ce soit l' ouvrage de quelque dame connue dans le monde pour une personne dont l' esprit égale la naissance. Un pareil manuscrit doit être regardé comme une fortune pour son imprimeur. N' épargnons donc rien pour l' avoir. En effet il parcourut tout le palais, en demandant de boutique en boutique, à ses confrères, si quelqu' un par hasard n' étoit pas venu leur présenter *Siroës et Mirame* , histoire persane. Non, lui répondoient-ils tous ; qu' est-ce que c' est que ce *Siroës* ? Ce n' est rien, ce n' est rien, leur disoit-il, sans s' arrêter, et comme s' il eût craint en s' expliquant de perdre le manuscrit après lequel il courait. Il passa vingt-quatre heures dans la plus cruelle

p204

inquiétude, tantôt s'imaginant qu'un confrère alloit lui souffler la précieuse copie qu'il désiroit, et tantôt craignant que la dame qu'il en croyoit l'auteur ne s'avisât de ne vouloir plus la rendre publique. Au bout de ce temps-là, il se présenta devant lui un homme qui avoit sur le nez un manteau qui lui cachoit la moitié du visage, et qui, s'approchant d'un air mystérieux, lui dit tout bas : je voudrois bien vous parler en particulier, et vous montrer un manuscrit que vous ne serez pas fâché de voir.

à ce mot de manuscrit, notre libraire se flattant que c'étoit celui qu'il avoit tant d'envie d'avoir, en fit promptement monter le porteur dans une chambre, où ce dernier, se débarrassant de son manteau, tira de sa poche la copie en question. Notre libraire la prit avec transport ; et voyant sur la première page les mots chéris de *Siroës et Mirame*, peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît de joie : monsieur, s'écria-t-il tout hors de lui, combien veut-on vendre ce manuscrit ? Il n'est point à vendre, lui répondit le porteur. La dame qui l'a composé ne travaille point pour de l'argent, elle veut vous le donner en pur don ; elle exige seulement de vous que vous fassiez un petit présent de quatre cents écus à ses filles de chambre pour leurs épingles. Notre marchand, à ces dernières paroles, ne put s'empêcher de faire la grimace. Ce que le porteur de *Siroës et Mirame*, ayant remarqué, lui dit froidement : monsieur, consultez-vous bien. Si ce que je vous propose ne vous convient pas, il n'y a rien de fait encore. On n'est point en peine de trouver des imprimeurs, et l'on ne vouloit vous préférer aux autres que pour vous faire plaisir.

p205

Le libraire, qui, malgré les épingles, n'étoit pas homme à laisser échapper une si précieuse copie, dit au porteur en souriant : monsieur, vous êtes bien vif. Je ne refuse point de vous donner pour votre manuscrit les douze cents livres que vous demandez ; mais je vous dirai confidemment que je ne suis pas en état à l'heure qu'il est de vous compter toute la somme. Je ne puis vous en livrer que la moitié, et vous faire de l'autre un billet à ordre, payable dans quinze jours. Cela vous convient-il ? Parfaitement, répondit le porteur. Oh ! Vous n'avez pas affaire à des juifs, et l'on ne prétend pas que vous vous incommodiez. D'ailleurs on vous connoît ; on sait bien que vos billets sont de l'or en barre. Le marché fut donc conclu. Le libraire demeura maître de *Siroës et Mirame*, et le porteur emporta l'argent du libraire, avec un billet dudit sieur de deux cents

écus.

Dès que notre marchand se vit seul, il se mit à compter les feuillets du manuscrit ; et jugeant qu' il y auroit assez de copie pour deux volumes in- 12, il s' applaudit d' avoir fait une si bonne affaire. Je vais, disoit-il, faisant le compte du pot au lait, faire tirer hardiment deux mille exemplaires de ce livre, qui ne sera pas sitôt en vente, qu' il faudra que je le fasse réimprimer. Sept ou huit mois après, tout au plus, je serai obligé de recommencer ; car, quand une fois la délicatesse de l' ouvrage sera connue, on ne manquera pas d' y courir comme au feu. Heureux ceux de mes confrères entre les mains de qui tombent de pareils chefs-d' oeuvre ! C' est le moyen d' être bientôt propriétaire d' une belle maison de campagne. Se repaissant

p206

ainsi de la plus avide espérance, il lisoit avec volupté le manuscrit, en s' écriant de temps en temps : que cela est beau ! Quoique je ne sois pas le plus grand génie du monde, je ne laisse pas de sentir que ce style est divin. On voit bien que ce n' est pas un auteur de profession qui a composé ce roman. Ma foi, il faut convenir que les gens de qualité écrivent bien noblement. Tandis qu' il étoit si satisfait de son emplette, il arriva un bel-esprit de ses amis, qu' il consultoit ordinairement sur les ouvrages qu' il vouloit imprimer ; car un libraire a toujours quelque homme de lettres pour surintendant de ses manuscrits. Ah ! Monsieur, lui dit notre marchand, vous venez ici fort à propos pour me féliciter sur l' acquisition de cette copie, qui est, à ce qu' on m' a dit, de la composition d' une femme de la cour : ce que je n' ai pas de peine à croire, tant j' en trouve le style coulant. Voyons, lui répondit le bel-esprit en voyant le roman, voyons si vous avez raison d' être si prévenu en faveur de ce manuscrit. Il en lut le commencement, lequel étant bien travaillé, ainsi que je l' ai dit, ne manqua pas de lui plaire. Il en fut même si content, qu' il ne put s' empêcher de dire : voilà une belle et bonne prose ; si la matière répond au style, vous n' avez point fait un mauvais marché. Le début m' a intéressé, et je suis curieux de lire tout l' ouvrage. Hé bien, lui dit le libraire, emportez-le avec vous, et vous me le rapporterez, s' il vous plaît, demain. Le jour suivant, notre libraire attendoit dans sa boutique impatientement son bel-esprit, qui parut, et qui, lui remettant sa copie, lui dit : je suis très mortifié d' avoir une fort mauvaise nouvelle à vous apprendre ;



mais il faut bien que vous la sachiez. On vous a trompé, notre ami. Votre histoire persane est détestable, ou plutôt c' est un tour que quelqu' un vous a joué : il a d' abord affecté d' écrire avec élégance. Les premières pages sont charmantes ; mais tombant bientôt dans la dernière platitude, il continue sur ce ton-là jusqu' à la fin. Je vous dirai, de plus que les événements ne sont que des échos de Pharamond et de Cléopâtre. En un mot c' est l' ouvrage du ressentiment de quelque auteur qui croit avoir sujet de se plaindre de vous. Examinez-vous bien : n' auriez-vous point par hasard mécontenté quelqu' un de ces messieurs ? C' est une question qu' on vous peut faire à vous autres. Non, répondit le marchand, je ne crois pas avoir lieu de soupçonner aucun auteur de m' avoir fait cette pièce, à moins que ce ne soit certain petit abbé boiteux, dont j' ai imprimé un livre à mes frais et dépens, et qui, devant partager avec moi le profit, s' imagine que je ne lui tiens pas un compte fidèle des exemplaires que je débite. Voilà justement l' enclouure, s' écria le bel-esprit. Ne cherchez point ailleurs l' auteur de *Siroës et Mirame* . Mais pourquoi avez-vous acheté ce manuscrit sans me l' avoir fait lire auparavant ? Il falloit en demander la communication, du moins pour quelques heures : vous n' auriez pas été trompé. J' ai tort, il est vrai, j' ai tort, lui répondit notre libraire. J' avoue qu' on peut me taxer d' imprudence et d' étourderie. On m' a fait accroire que cet ouvrage étoit d' une dame de qualité. J' ai donné là-dedans comme un sot. Cependant, poursuivit-il, puisque la faute en est faite, n' en

p208

parlons plus. Gardez-moi le secret ; car si mes confrères apprennent cette aventure, ils seroient les premiers à me tourner en ridicule. Je paierai mon billet sans dire mot, et je mettrai incessamment sous presse *Siroës et Mirame* : ce ne sera pas le premier mauvais livre que j' aurai fait imprimer, ni, s' il plaît à Dieu, le dernier ; et j' en retirerai pour le moins ce qu' il m' a coûté, puisque les ouvrages les plus pitoyables trouvent des sots qui les achètent.

L' histoire que je viens de vous conter, monsieur, est peut-être plus propre à vous rendre la bonne foi des libraires suspecte, qu' à vous prévenir en leur faveur ; mais ces messieurs, comme je vous l' ai déjà dit, sont aujourd' hui d' honnêtes gens qui n' ont en vue que le bien des auteurs.

Je suis, monsieur, en attendant de vos nouvelles, votre, etc.

Un libraire et un auteur, dit le baron, sont deux espèces de filoux qui ne peuvent l'un sans l'autre attraper l'argent du public. Aussi s'associent-ils ensemble pour cet effet ; mais, dans cette société, l'auteur n'a pour sa part que le sou pour livre. Je crois, dit la marquise, que monsieur le baron ne se laisse guère filouter par ces gens-là ? Ma foi non, madame, répondit-il ; je n'ai de ma vie acheté que le *cuisinier françois*, et quelques livres de pratique : c'est tout ce que j'ai dans ma bibliothèque. Je n'aime point à lire ; la lecture m'ennuie. à peine le baron eut-il achevé ces mots, que le curé commença la lecture d'une dépêche nouvelle qui étoit conçue dans ces termes.

## PARTIE 1 LETTRE 10

p209

D'un provincial qui est à Paris pour procès, à un de ses parents, à Saint-Lô.

Vous me demandez, cousin, comment je vis à Paris, depuis que j'y poursuis le procès qui m'y retient. Pour contenter votre curiosité, je vous dirai que j'y passe le temps fort agréablement. J'emploie toute la matinée à faire ma cour à mon procureur et à ses clerks. Ensuite je reviens dîner à mon auberge avec deux vieux plaideurs manceaux, dont l'entretien est très instructif pour un jeune normand qui s'affectionne à la procédure. Après un repas de la dernière frugalité, je vais au café, qui est un lieu fort convenable à tout provincial qui n'a point de connoissance à Paris. Vous, qui n'êtes jamais sorti de l'enceinte de Saint-Lô, vous ne sauriez avoir une idée juste de ces sortes d'endroits. Je vais vous faire une peinture fidèle de deux célèbres cafés que je fréquente ; vous pourrez juger par-là des autres. Dans l'un, vous voyez dans une vaste salle ornée de lustres et de glaces, une vingtaine de graves personnages, qui jouent aux dames ou aux échecs sur des tables de marbre, et qui sont entourés de spectateurs attentifs à les voir jouer. Les uns et les autres gardent un si profond silence, qu'on n'entend dans la salle aucun bruit que celui que font les joueurs en remuant leurs pièces. Il me semble qu'on pourroit justement





appeler un pareil café, le café d' Harpocrate. Véritablement c' est un endroit où l' on peut dire qu' on est comme dans une solitude, quoique l' on soit avec soixante personnes.

Il y a tout au contraire un autre café où l' on entend plus de bruit que dans la grand' salle du palais. C' est un flux et reflux de gens de toutes conditions. Ce sont des nobles et des roturiers, des adolescents bien faits et des figures plates, de beaux-esprits et des sots, pêle-mêle, qui s' entretiennent ensemble, chacun à proportion de son intelligence. La première fois que j' entrai dans ce dernier café, je fus extrêmement étonné de voir ce que j' y vis et des discours qui frappèrent mes oreilles.

Je m' approchai d' abord d' une table, autour de laquelle trois ou quatre hommes parloient avec beaucoup de vivacité. C' étoient des philosophes qui commençoient à disputer, et qui avoient déjà l' air furieux. Hé, monsieur l' abbé, disoit un d' entre eux à un petit abbé bossu, qui étoit du nombre des interlocuteurs, avec votre permission, je soutiens qu' il y a des propositions dont l' évidence est telle qu' on ne peut s' y méprendre. Celle-ci, par exemple : *le tout est plus grand que sa partie*. qui peut douter de cette vérité ? Moi, répondit le petit bossu. Pour affirmer que le tout est plus grand que sa partie, il faudroit que vous eussiez l' idée du tout, et que vous fussiez sûr que le tout a des parties. Or je suis prêt, poursuivit-il, à vous démontrer que vous n' avez point l' idée d' un tout, et que le tout n' a point de parties. Là-dessus, comme si l' abbé eût dit une impertinence, son antagoniste lui rit au nez, en disant d' un air ironique à la compagnie : messieurs, il faut

p211

avouer que monsieur l' abbé a plus d' esprit qu' il n' est gros. à ces paroles, notre petit bossu, qui étoit un mortel des plus pétulants, le traita de bourrique ; et les disputeurs se prirent au collet.

Tandis que des personnes plus charitables que moi, s' empressoient à les décharpir, j' allai loin de là m' asseoir à une table où plusieurs nouvellistes s' entretenoient avec gravité. Il y en avoit un principalement qui parloit plus haut que les autres, et que chacun écoutoit comme un oracle, quoiqu' il sût assez mal la carte, et l' intérêt des princes. Ce qu' il y a de plaisant, c' est que cet original vouloit paroître n' ignorer aucune nouvelle, et s' il en entendoit débiter une qu' il n' eût point encore apprise, il interrompoit incivilement la personne qui l' annonçoit,

et la faisoit taire, en lui disant : vous n' en avez pas les gants ; j' ai dit cela ici ce matin. Ou bien, si quelqu' un devant lui s' avoisait de tirer de sa poche une lettre, dans laquelle il fût fait mention d' une victoire, par exemple, remportée en Hongrie sur les turcs, il s' écrioit aussitôt à pleine tête : la date ? Et si on lui répondoit, du quatorze de ce mois, il ne manquoit pas de répliquer : cela est vieux ; nous avons des nouvelles du vingt qui assurent le contraire.

J' admirois l' air imposant de ce nouvelliste, et j' en riois en moi-même, lorsqu' il arriva deux poètes dramatiques, car on diroit qu' il en pleut aujourd' hui dans tous les cafés de Paris. Les voilà qui commencent à parler d' une tragédie nouvelle. L' un avance qu' elle est excellente, et l' autre soutient qu' elle est détestable. Chacun dit ses raisons. Des raisons ils passent aux injures les plus grossières, suivant l' usage établi depuis peu par

p212

les gens de lettres ; et des injures enfin ils en viennent aux voies de fait. Ils voulurent mettre l' épée à la main, et firent d' autant plus les mauvais garçons, qu' ils étoient assurés qu' on les séparerait. Telles sont les scènes qui se passent ordinairement dans les cafés ; mais il faut tout dire, s' il vient dans ces lieux-là beaucoup d' originaux, en récompense on y trouve quelquefois des personnes de mérite avec qui l' on fait connoissance, et dont on gagne l' amitié : ce qui pourtant est fort rare, puisqu' on peut dire des amis de café, ce qu' on dit des moines et des comédiens, que le hasard les assemble, qu' ils se voient sans s' aimer, et se quittent sans regret. Au reste les cafés sont propres à déniaiser la jeunesse, qui peut se corriger de ses défauts, en remarquant ceux d' autrui. Adieu, cousin ; comme vous devez bientôt venir à Paris, vous pourrez juger par vous-même du bon et du mauvais de ces endroits-là. Après cette dernière lettre, qui parut avoir fait quelque plaisir à la compagnie, on en tira tout de suite cinq ou six autres, dont on fut fort mal affecté. Le chevalier même, dégoûté de leur platitude, et de leur ridicule, bien qu' il s' en fût fait fête, convenoit que le marquis et lui avoient procuré aux dames un assez mauvais divertissement. En effet, dit la marquise, il n' y a pas moyen de continuer cette lecture, et je suis d' avis que nous fassions une chose : jouons au quadrille, et pendant ce temps-là monsieur le curé prendra la peine de lire des lettres, et d' en mettre à part celles qu' il jugera dignes de nous être lues. On

suivit le sentiment de la marquise ; et, tandis que le jeu dura, le pasteur ne cessa d' ouvrir des lettres, et de les parcourir des yeux. Il en rebuta un grand nombre, comme trop triviales. Il n' en conserva qu' une vingtaine, parmi lesquelles il se trouva un paquet qui contenoit une nouvelle espagnole. Ce que les dames n' eurent pas sitôt appris, qu' elles en témoignèrent beaucoup de joie, disant qu' elles aimoient à la folie ces sortes de nouvelles. La marquise et la comtesse auroient volontiers sur-le-champ quitté le jeu pour les entendre lire ; mais, comme il étoit heure de souper, on remit la lecture de la nouvelle et des lettres, à l' après-dînée du jour suivant.

Le lendemain donc, la même compagnie s' étant rassemblée au château, dîna très joyeusement. Après quoi le lecteur, se disposant à faire son office, dit : je crois que ce seroit mal répondre à l' impatience de ces dames, que de ne pas commencer par la nouvelle espagnole. En même temps il prit un paquet qui contenoit environ cent pages nouvellement imprimées, avec une petite lettre qui leur servoit d' avant-propos.

#### PARTIE 1 LETTRE 11

D' un libraire de Paris à une dame de Caen, avec laquelle il est en commerce de lettres.

Madame,  
me faisant un devoir de vous envoyer toutes les nouveautés littéraires, dès qu' on les met au jour, j' ai

l' honneur de vous adresser une nouvelle espagnole qui sort de dessous la presse, et qui est de la composition de Don Alonso De Castillo-Solorzano, célèbre auteur castillan. Je ne sais point encore le nom du prosateur qui l' a traduite en françois, car il se cache ; mais il se découvrira, et d' abord que je le saurai, je ne manquerai pas, madame, de vous en informer. En attendant, je suis avec un profond respect,  
votre, etc.

#### PARTIE 1 NOUVELLE

La vengeance  
trompée par l' amour  
avant la réunion de la Castille et de l' Aragon, il  
s' éleva une dispute entre les castillans et les  
aragonois, à l' occasion de leurs limites. Ces deux  
peuples, ne s' accordant pas là-dessus, commençoient à  
s' échauffer, et déjà même il se commettoit de part et  
d' autre des hostilités qui sembloient présager une  
guerre inévitable. Pour la prévenir, le roi de  
Castille, monarque débonnaire et ami de la paix,  
résolut d' envoyer à Saragosse un ambassadeur ; mais  
il honora de cette commission le seigneur de sa cour  
le moins propre à s' en bien acquitter ; c' étoit le  
Comte De Lara. Ce castillan, bien loin de  
ressembler au grand Scipion, qui dans ses négociations  
ne perdoit jamais son sang-froid, quelques  
contradictions qu' il eût à essayer,

p215

étoit d' un caractère tout opposé ; il n' avoit pas  
besoin d' être contredit pour se laisser enflammer de  
colère ; son humeur altière et violente se déclaroit  
même dans le temps qu' il s' efforçoit de montrer de la  
politesse et de la douceur.

Le roi d' Aragon ne fut pas plus tôt averti de  
l' arrivée de cet ambassadeur à Saragosse, qu' il lui  
donna audience à la tête des grands de sa cour. Parmi  
les seigneurs qui formoient cette auguste assemblée,  
brilloit l' illustre Don Henrique, Comte De  
Ribagore, le chevalier le mieux fait et le plus  
accompli de son temps. Quoiqu' il n' eût pas encore  
vingt-six ans, il avoit déjà cueilli des lauriers  
dans les champs de Mars, et il n' étoit pas moins aimé  
du peuple que des grands.

Notre ambassadeur castillan, au lieu d' exposer le  
sujet de sa mission d' une manière qui fût propre à  
gagner les esprits, ne fit que les irriter, en parlant  
avec hauteur, et dans des termes si peu mesurés, qu' il  
sembloit plutôt faire des menaces que proposer un  
accommodement : enfin il révolta contre lui toute  
l' assemblée, et principalement le jeune Don Henrique  
De Ribagore, qui, ne pouvant souffrir plus long-temps  
ses insolents discours, lui demanda s' il venoit pour  
déclarer la guerre aux aragonois, ou pour convenir  
avec eux des moyens de terminer à l' amiable le  
différend qu' ils avoient avec les castillans ; car,  
ajouta-t-il, on diroit, à vous entendre, que vous  
n' êtes venu ici que pour nous insulter : mais, quelque  
dessein qui vous amène, vous oubliez le respect qui  
est dû à la présence du roi, et vous ne songez pas que

vous abusez de la considération que sa majesté a pour  
votre caractère.

p216

Ces paroles ne rendirent pas l' ambassadeur plus retenu. Il continua de parler fort librement ; il apostropha même le Comte De Ribagore, qui lui répondit de façon, que le roi, pour empêcher les choses d' aller plus loin, fut obligé d' interposer son autorité. Il leur imposa silence à l' un et à l' autre ; et remettant à un autre jour la décision de l' affaire des limites, il sortit de l' assemblée ; après quoi les seigneurs se retirèrent chez eux ; et le castillan, plein de fureur, regagna son hôtel.

à peine ce seigneur s' y fut-il rendu, que s' imaginant ne pouvoir, sans passer pour un lâche, se dispenser de faire un appel au jeune Ribagore, il lui écrivit ce billet :

" comte, je ne mériterois pas d' être du nombre des seigneurs de Castille, dont je puis me vanter de n' être pas des derniers, si je ne faisais voir aux téméraires qui m' osent parler fièrement que je sais rabaisser leur fierté. Ainsi, me dépouillant de la qualité d' ambassadeur, j' irai vous attendre cette nuit sur les bords de l' èbre avec un seul valet et mon épée ; je vous crois trop rigide observateur des règles de l' honneur, pour vous trouver avec d' autres armes au rendez-vous. "

le Comte De Lara.

Ce ne fut pas sans une extrême mortification que Don Henrique lut ce cartel, qui le mit dans un grand embarras. Il se représenta que s' il acceptoit le défi, il perdrait infailliblement la confiance et les bonnes grâces du roi, dont il étoit le favori, étant persuadé que ce monarque, dont il connoissoit la sévérité, ne lui pardonneroit jamais d' avoir eu l' audace d' en venir

p217

aux voies de fait avec un ambassadeur, quoiqu' il eût en main de quoi prouver qu' il avoit été appelé en duel par ce ministre. Il ne savoit à quoi se résoudre. Il eut d' abord envie d' aller montrer le billet à sa majesté ; mais faisant réflexion que le castillan pourroit de là prendre occasion de l' accuser de lâcheté, il changea de pensée ; et jugeant qu' il ne pouvoit, sans se déshonorer, éviter le combat, il aima mieux courir risque de déplaire à son maître, que d' exposer sa réputation à recevoir une atteinte. Il se détermina donc à répondre au Comte De Lara, et à lui faire savoir qu' il ne manqueroit pas d' être sur le bord de l' èbre à minuit, accompagné, comme lui, d' un valet, et armé de sa seule épée. Cette réponse de Don Henrique irrita l' impatience qu' avoit le superbe castillan de se voir aux prises avec lui ;

et l' aragonois de son côté n' étoit pas dans une autre disposition. Celui-ci arriva le premier au rendez-vous ; et l' ambassadeur ne se fit pas long-temps attendre. Ils s' abordent tous deux fort civilement, tels que des amis qui se rencontrent par hasard : seigneur cavalier, dit le Comte De Lara, vous n' avez pas dû être étonné de l' appel que je vous ai fait. Vous auriez bien mauvaise opinion de mon courage, si je ne vous demandois pas raison de l' offense que vous m' avez faite en m' interrompant. Cette impolitesse vous convenoit encore moins qu' aux vieux seigneurs de l' assemblée, que leur âge même n' eût pas rendus excusables, s' ils l' avoient commise. Et vous convenoit-il mieux à vous, répondit Don Henrique, de tenir les discours audacieux que vous avez tenus devant le roi

p218

et les grands ? Je vois bien, répliqua le castillan, que nous ne sommes pas venus ici pour excuser nos fautes, et que nous croyons tous deux avoir raison. Ne consomons donc point le temps en raisonnements frivoles.

En parlant de cette sorte, il tira son épée, et Ribagore en fit autant. Ils fondirent l' un sur l' autre avec impétuosité. Pendant qu' ils se battoient avec une égale fureur, il parut sur le rivage plusieurs hommes à cheval, qui portoient des flambeaux, et s' avançoient au galop vers les combattants. C' étoit le capitaine des gardes du roi, qui venoit avec trente ou quarante cavaliers se saisir de la personne de Don Henrique, sa majesté ayant été informée que ce seigneur devoit se battre cette nuit sur les bords de èbre avec l' ambassadeur de Castille. Mais, quand les gardes arrivèrent, le combat étoit fini ; car ils trouvèrent le Comte De Lara étendu par terre, et dangereusement blessé. Pour Ribagore, il n' avoit reçu qu' une légère blessure. Le capitaine s' adressant à ce dernier : comte, lui dit-il, je suis trop votre ami, pour n' être pas fort mortifié de vous voir dans l' embarras où vous vous êtes imprudemment jeté. Le roi est dans une furieuse colère contre vous ; et vous lui paraissez plus coupable qu' un autre, d' avoir violé le droit des gens, et osé attaquer une vie qui devoit être sacrée pour vous. Je me sens vivement touché de ce malheur, et plus encore de l' ordre dont je suis chargé. Le roi veut que je vous arrête, et vous enferme dans une tour. Il ordonne que vous y soyez gardé à vue, et servi par un seul de vos domestiques. Donnez-moi votre épée, ajouta-t-il, et pardonnez, si, dévoué aux

volontés de mon maître, je contribue à

p219

vous punir. Vous pouvez voir par cet appel, répondit Don Henrique, en lui donnant le billet du castillan, que c' est l' ambassadeur qui m' a défié lui-même ; et j' ai cru, je vous l' avouerai, que l' intérêt de ma réputation me mettoit dans la nécessité d' accepter le défi. Mais, coupable ou non coupable, je n' entreprends point de me justifier. Faites votre devoir. Voilà mon épée : rendez compte au roi de mon obéissance. Le capitaine conduisit Ribagore à une tour, et son lieutenant fit porter l' ambassadeur à son hôtel, où le roi envoya ses chirurgiens dès qu' il eut appris ce qui venoit de se passer. Ils visitèrent la blessure du seigneur castillan, et la trouvèrent très dangereuse ; ce qu' ils n' eurent pas sitôt rapporté au monarque, qu' il se mit en colère contre le Comte De Ribagore, à un point que, sans écouter l' amitié qu' il avoit pour lui, il jura de le faire mourir, quand même l' ambassadeur ne perdrait pas la vie. Tous les grands qui étoient alors avec le roi, le voyant si irrité, n' osèrent intercéder pour le prisonnier, quoiqu' ils fussent tous de ses amis. Ils jugèrent qu' il falloit, avant que de parler pour lui, que ce prince eût l' esprit dans un état moins violent, ce qui arriva dès le lendemain, quand les chirurgiens eurent décidé que la blessure de l' ambassadeur n' étoit pas mortelle. Ils le déclarèrent encore le jour suivant, et assurèrent qu' il n' y avoit rien à craindre, s' il ne survenoit aucun accident. Sur cette assurance, le roi alla voir le blessé, qui parut très sensible à cet honneur, et qui fut assez généreux pour excuser Don Henrique, en avouant que c' étoit lui qui avoit appelé ce seigneur en combat singulier. Cet aveu modéra la colère du monarque, qui conserva pourtant toujours

p220

un visage irrité, mais qui se contenta de laisser en prison son favori jusqu' à nouvel ordre. Il y avoit déjà quinze jours que ce malheureux courtisan vivoit dans sa tour, sans avoir la liberté de voir ses parents, ni ses amis, lorsque Don Pèdre De Villasan, ancien guerrier de réputation, vint à Saragosse. Après avoir rendu de grands services à l' état, il s' étoit retiré dans un château qu' il avoit sur les frontières de Castille ; et là, il s' étoit



donné tout entier à l' éducation de Dona Helena, sa fille unique. La voyant parvenue à l' âge de dix-huit ans, il l' amenoit à la cour, dans le dessein de la faire recevoir parmi les dames de la princesse Léonor, fille unique du roi. Don Pèdre espéroit qu' il n' auroit pas le chagrin d' avoir infructueusement formé ce projet. Il ne se flatta point en effet d' une vaine espérance ; sitôt que Hélène De Villasan parut devant le roi et les seigneurs de sa cour, elle éblouit et charma tous les yeux. Le roi lui-même admira sa beauté ; et, lorsqu' elle s' avança pour lui baiser la main, ce prince lui dit des choses flatteuses, et l' honora d' un accueil tout gracieux. La Princesse D' Aragon, aussi surprise que le roi son père, de voir une personne si ravissante, lui fit mille caresses, et la prit en affection. La fille de Don Pèdre, de son côté, remarquant qu' elle avoit le bonheur d' être agréable à cette princesse, en fut si transportée de joie, qu' elle la pria de trouver bon qu' elle eût l' honneur de grossir le nombre des dames de sa suite, et sa demande lui fut accordée sur-le-champ.

Voilà donc Dona Helena bien établie à la cour, et fort chérie de la Princesse Léonor, qui, sentant de jour en jour augmenter son amitié pour elle, lui donna

p221

bientôt toute sa confiance ; ce qui fit bien des jalouses. On aura, je crois, peu de peine à croire que plusieurs seigneurs aragonois ne virent pas long-temps la belle Hélène De Villasan, sans en devenir amoureux, et véritablement il n' étoit guère possible de s' en défendre. Partout où elle portoit ses pas, on la suivoit pour l' admirer, et tous les peintres, tant françois que flamands et italiens, qui étoient alors à Saragosse, s' empressoient à la peindre ; de sorte qu' il se répandit bientôt dans la ville une infinité de copies de ce charmant original. Il se trouvoit des gens qui par pure curiosité les achetoient, étant bien aises d' avoir chez eux l' image d' une si ravissante personne.

Un ami du Comte De Ribagore, voulant que ce prisonnier eût du moins le plaisir d' avoir le portrait d' une beauté si rare, puisqu' il ne pouvoit la voir elle-même, trouva le moyen de lui en faire tenir un. Don Henrique, après avoir contemplé cette miniature assez long-temps, jugea que c' étoit plutôt l' ouvrage d' un peintre flatteur, que la fidèle image d' une dame. Non, disoit-il, non, il n' est pas possible qu' il y ait un visage si piquant et si beau. Cependant, s' il faut en croire l' ami qui m' envoie ce portrait, l' original

a des grâces que le pinceau ne peut rendre parfaitement. Si cela est, la fille de Don Pèdre De Villasan est donc un prodige. Mais qu' elle ait ou qu' elle n' ait pas ces agréments qu' on prétend que le peintre n' a pu attraper, ce portrait, tel qu' il est, m' enchante. Ah ! Divine Hélène, pourquoi ne suis-je pas libre en ce moment ? J' irois vous disputer aux seigneurs qui sont déjà dans vos fers, et qui se flattent de la gloire de vous plaire. Quoique je n' aie pas, comme eux, joui du

p222

plaisir de voir votre beauté céleste, je sens que je suis leur rival. En parlant de cette façon, il dévorait des yeux cette peinture, qui faisoit sur lui la même impression qu' eût pu faire l' objet qu' elle représentoit. Il ne pouvoit enfin se lasser de la considérer, et ce nouveau Pygmalion lui adressoit vingt fois le jour des discours tendres et passionnés. Peu de temps après l' arrivée de la belle Hélène à la cour, Don Gaspard De Peralte y parut tout à coup, comme un homme envoyé par l' amour. Il revenoit en Aragon avec une suite très nombreuse, et un magnifique équipage, après avoir parcouru tous les royaumes d' Espagne. Il fut reçu d' autant plus gracieusement du roi, qu' il étoit fils d' un père qui avoit été favori de ce monarque. Au reste c' étoit un seigneur à peu près de l' âge de Don Henrique, et d' une figure comparable à la sienne. Peralte, après avoir baisé la main de sa majesté, alla présenter ses respects à la princesse, chez qui, pour la première fois, Dona Helena s' offrit à ses yeux. Il éprouva le sort de ceux qui la regardoient, il s' en laissa charmer ; et dès ce jour-là même, prenant la résolution de s' attacher à elle, il s' en déclara le chevalier : ce que le Comte De Ribagore ne tarda guère à savoir ; car le même ami qui lui avoit envoyé le portrait d' Hélène l' informoit tous les jours par des lettres de ce qui se passoit à la cour. Cette nouvelle l' affligea. Comme il connoissoit Don Gaspard pour un seigneur des plus aimables ; il se sentit agiter de mille mouvements jaloux. Que je suis malheureux, disoit-il, de ne pouvoir sortir de cette tour ! Encore me consolerois-je s' il m' étoit permis d' opposer mes

p223

soins à ceux d' un rival si redoutable. J' aurois

peut-être le bonheur d' obtenir sur lui la préférence. Que le roi me fait cruellement expier ma faute, en me retenant prisonnier dans cette conjoncture ! C' est ainsi que Dona Helena troubloit le repos de Don Henrique. Ce seigneur étoit au désespoir de n' avoir pas la liberté de lui faire l' aveu d' une passion qu' il n' avoit encore déclarée qu' à son image. Pour surcroît de chagrin, il apprit que le roi venoit de le juger ; que ce monarque avoit accordé sa vie aux sollicitations de ses amis, et aux fortes instances du Comte De Lara, qui, depuis qu' il étoit guéri de sa blessure, n' avoit pas manqué un seul jour de lui parler en sa faveur ; mais qu' on n' avoit pu obtenir son élargissement ; que sa majesté le condamnoit encore à trois mois de prison, et à se retirer ensuite pour deux ans à sa terre de la Tortuera, avec défense de s' en écarter de plus d' une lieue. Le roi voulant, par cet arrêt rigoureux, faire connoître à ses sujets que sa justice n' épargnoit pas même ceux qu' il chérissoit le plus, quand ils méritoient d' être punis. Cette excessive sévérité mortifia extrêmement Don Henrique ; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c' étoit de se voir, par cet arrêt, obligé de renoncer à Dona Helena, en laissant le champ libre à Don Gaspard. Il ne doutoit pas que cette dame, si elle n' étoit pas encore sensible aux soupirs d' un concurrent si dangereux, ne le fût infailliblement bientôt ; et cette pensée lui causoit de mortelles alarmes. Il n' avoit pas tort d' en concevoir : Peralte plut, et avança si bien ses affaires, qu' en moins d' un mois il devint l' heureux époux de

p224

la belle Hélène De Villasan. Ce mariage fut célébré par des fêtes magnifiques, après lesquelles, avec l' agrément du roi et de la Princesse D' Aragon, Don Gaspard emmena sa jeune épouse à son château de Belchite, éloigné de Saragosse de sept petites lieues.

Revenons à l' infortuné Ribagore. S' il eut la force de résister au regret d' avoir perdu son Hélène, il en fut redevable à ses amis ; car, comme il ne lui étoit plus alors défendu de recevoir leurs visites, il y en avoit toujours quelques-uns qui l' alloient voir dans sa prison pour le consoler. Ils l' exhortoient à prendre patience, en lui représentant qu' il étoit peut-être sur le point de voir finir ses peines, et de rentrer dans les bonnes grâces du roi. Ils ne lui parloient point d' autre chose ; ils ignoroient son amour pour la femme de Don Gaspard ; le prisonnier s' étant bien gardé de leur faire confidence d' une

passion chimérique. Loin de l' avouer, quand leur conversation venoit à tomber sur Dona Helena, il affectoit de paroître entendre d' un air froid et indifférent l' éloge qu' on faisoit de sa beauté. Mais s' il se trahissoit jusque-là avec ses amis, il laissoit, en récompense, éclater son amoureuse ardeur lorsqu' il étoit seul avec Melchior, son valet-de-chambre, et l' unique dépositaire de ses pensées. Il regardoit sans cesse le portrait d' Hélène en soupirant, et il s' attendrissoit jusqu' à répandre des pleurs. Monsieur, lui disoit quelquefois Melchior, se peut-il que, malgré le bon esprit que vous avez, une peinture ait sur vous tant d' empire ? De grâce, rappelez votre raison égarée, pour perdre le souvenir d' un objet qui ne peut être à vous ; ne regardez plus son portrait, qui

p225

ne sert qu' à nourrir un malheureux amour. Mon ami, lui répondoit son maître, je sais bien qu' il y a du ridicule et de la folie même dans mes sentiments ; mais songe qu' ils ne sont pas volontaires. Je suis dominé par une puissance supérieure qui ne me permet pas d' écouter la raison.

Cependant le temps s' écouloit, et le jour que le prisonnier devoit être remis en liberté arriva. On s' imaginoit que le roi, satisfait de trois mois de prison, lui feroit grâce du reste, et le rappelleroit à la cour ; mais on se trompoit. Sa majesté, persistant à vouloir qu' il subît toute la rigueur de l' arrêt prononcé, lui défendit de paroître à Saragosse, et lui ordonna de se rendre incessamment au lieu de son exil. Il fallut obéir, et le Comte De Ribagore fut bientôt, avec son fidèle Melchior, au château de la Tortuera.

Ce n' est pas un endroit fort agréable : il est environné de montagnes, et ne présente à la vue qu' un affreux désert ; aussi le monarque l' avoit-il relégué là pour le priver du plaisir qu' il auroit pu avoir dans un séjour plus gracieux. Néanmoins ce jeune seigneur, entièrement soumis aux volontés de son souverain, dévorait sans murmurer toutes les mortifications qu' on vouloit lui donner. Malgré les désagréments de sa solitude, il s' y accoutuma peu à peu.

Il alloit presque tous les jours à la chasse avec les *hidalgos* de Molina, de Hombrado et des autres villages voisins. Il les régaloit au retour, et s' amusoit avec eux, comme s' il eût pris plaisir à leur entretien. Sa politesse leur cachoit l' ennui que leur compagnie lui causoit quelquefois. Ce qui ravissoit

Melchior,

p226

ce serviteur affectionné, c' étoit de voir de jour en jour, à ce qu' il lui sembloit, Don Henrique moins occupé de Dona Helena. Ce seigneur en effet commençoit à ne lui plus parler d' elle que rarement ; et s' il regardoit encore son portrait de temps en temps, c' étoit sans l' apostropher, comme il avoit coutume de faire auparavant. Ce zélé domestique avoit donc sujet de croire que son maître se détachoit à vue d' oeil de la femme de Peralte ; mais il reconnut bientôt son erreur ; et voici de quelle manière : un gentilhomme de Molina vint un jour dîner au château de Don Henrique, et dit pendant le repas à la compagnie : messieurs, ces jours passés, en revenant de Saragosse, où quelques affaires m' avoient appelé, je m' arrêtai à Belchite pour y voir une fête de village très divertissante. à ce mot de Belchite, le Comte De Ribagore fut un peu ému, et demanda au cavalier qui venoit de le prononcer ce que c' étoit que cette fête. Seigneur, lui répondit l' *hidalgo* , ayant fait à un habitant de Belchite la même question que vous me faites, j' appris de lui que les jeunes villageois de l' un et de l' autre sexes s' assembloient tous les dimanches devant le château, où ils formoient des danses pour divertir le seigneur et la dame de leur village. La curiosité de voir la fête retint mes pas. Je m' attachai à regarder les danseurs et les danseuses ; mais, quoiqu' ils dansassent à merveille, ils n' attirèrent pas pour long-temps mon attention. Je la donnai tout entière à une dame qui parut tout à coup à une fenêtre du château, avec un cavalier de très bonne mine. Je demandai qui étoit cette dame et ce seigneur, et l' on me répondit : c' est

p227

Dona Helena et Don Gaspard De Peralte, son époux. Ce sont les maîtres de ce château. Lorsque je sus que c' étoit cette Hélène De Villasán, dont j' avois tant entendu parler, je l' envisageai avec des yeux critiques, ne pouvant m' imaginer qu' elle fût aussi belle que je l' avois ouï dire ; mais plus je la contemplois, plus je la trouvois charmante. Je ne m' étonne plus, disois-je en moi-même, que cette beauté ait fait tant de bruit à Saragosse. Dans quel endroit du monde où il y a des hommes ne seroit-elle

point admirée ? Véritablement je n' ai jamais rien vu de si ravissant que cette dame. Aussi j' eus toujours les yeux sur elle pendant qu' elle fut à la fenêtre ; et, vous le dirai-je, messieurs ? Ajouta-t-il, la friponne, en se retirant, emporta mon coeur avec elle. Le gentilhomme qui parla de cette sorte ne borna point là l' éloge de la femme de Don Gaspard : il se répandit en discours qui achevèrent de faire connoître qu' il étoit enchanté de cette dame. Tous les *hidalgos* qui étoient à table ne purent s' empêcher de rire de ce qu' ils venoient d' entendre. Don Henrique seul garda son sérieux, ou plutôt il tomba dans une profonde rêverie : ce qui fit juger à Melchior que le récit du gentilhomme venoit de rallumer dans ce moment l' amour de son maître. La conjecture de ce confident n' étoit que trop vraie. Melchior, lui dit ce seigneur après la retraite des convives, as-tu bien entendu ce que cet *hidalgo* nous a dit de Dona Helena ? Je te l' avouerai, il a fait renaître en moi le désir curieux que j' avois dans ma tour de voir cette dangereuse beauté ; et c' est une envie que je veux contenter. Tant pis, seigneur, répondit Melchior : la vue de cette dame ne manquera

p228

pas d' irriter vos feux. Vous me faites trembler. Rassure-toi, mon ami, reprit le Comte De Ribagore, je ne suis plus si foible que je l' étois. Je te dirai même que Dona Helena, depuis qu' elle est devenue femme, a perdu le droit de me charmer. Quand je me la représente au pouvoir d' un époux, cette idée révolte ma délicatesse ; et cela doit te répondre de ma fermeté. Ne t' oppose donc point au voyage que j' ai dessein de faire à Belchite. Nous nous déguiserons tous deux en paysans, et, nous mêlant un dimanche parmi les villageois de ce canton-là, nous verrons à notre aise l' épouse de Peralte. Je vois bien, mon cher maître, dit le confident, que je combattrois en vain votre résolution ; il faut vouloir tout ce que vous voulez. Partons ; je suis prêt à vous suivre. Dès le jour suivant, Don Henrique et Melchior se préparèrent à se mettre en chemin. Ils se déguisèrent en paysans ; montés sur des mules, ils passèrent les montagnes qui masquent la Tortuera du côté de la petite rivière de Xiloa, et tirant vers l' èbre, ils arrivèrent, sur la fin de la seconde journée, à Romana, gros village à une lieue du château de Belchite. Ils couchèrent à l' hôtellerie ; et le lendemain, qui étoit un dimanche, ils se rendirent à pied, l' après-dînée, auprès du château de Don

Gaspard. Ils se mêlèrent parmi les villageois qui étoient déjà devant, et dont le nombre grossissoit de moment en moment. Bientôt les tambours de basque se firent entendre, et la fête commença. Don Henrique, peu curieux de voir les danses des paysans, n'avoit des yeux que pour le balcon où la dame du château devoit venir se placer. Elle ne

p229

tarda guère à se montrer, et elle parut aussi brillante que l'astre du jour.  
Melchior, qui observoit son maître, remarquant qu'il se troublait, lui dit tout bas : hé bien ! Seigneur, que pensez-vous de l'original ? Dément-il la copie ? Pour en bien juger, lui répondit Don Henrique, il faudroit que je visse de plus près Dona Helena ; mais, quoique je me fusse préparé à soutenir sa vue impunément, je te dirai de bonne foi que j'en suis vivement frappé. Je n'en doute pas, reprit le confident ; et si j'étois à votre place, j'en demeurerois là. Je reprendrais tout à l'heure le chemin de mon château, où je ferois tous mes efforts pour oublier une femme dont, selon toute apparence, Don Gaspard possède le coeur. Mon enfant, dit le comte, je prétends bien ne rien épargner pour la bannir de ma mémoire, et j'espère en venir à bout, quand j'aurai satisfait l'envie que j'ai de la contempler de près. Il faut pour cela, continua-t-il, que tu parles à son jardinier, et que tu l'engages par un présent à nous cacher chez lui, et à nous procurer l'occasion de voir sa maîtresse, sans qu'elle nous aperçoive. Don Henrique, remarquant que cette proposition n'étoit pas du goût de Melchior, lui dit : mon ami, de grâce, ne me fais aucune représentation si tu veux me plaire. J'abuse peut-être de ton amitié ; mais je me flatte que tu voudras bien encore avoir pour moi cette complaisance. Le confident aimoit trop son maître pour refuser de lui obéir, quoiqu'il n'approuvât pas son dessein, et qu'il en conçût même un présage funeste : seigneur, lui répondit-il, je vous ai voué une obéissance aveugle. Je vais m'informer de la demeure

p230

du jardinier. J'aurai une conversation avec lui, et je viendrai vous retrouver ici.  
Melchior disparut donc à l'instant, et laissa Don

Henrique devant le château. Le plaisir que ce seigneur prenoit à considérer son Hélène n' étoit pas sans amertume. Il avoit des observations à faire assez désagréables pour lui. Il voyoit auprès de cette dame l' heureux Peralte, qui s' entretenoit avec elle d' un air tendre ; et ces deux époux lui paroissoient charmés l' un de l' autre : ce spectacle lui perçoit le coeur. Il fut plus d' une fois tenté de se retirer, mais il n' en eut pas la force, et il demeura là jusqu' à la fin de la fête, à repaître ses yeux des marques de tendresse prodiguées à son rival.

Tous les villageois s' en étoient déjà retournés chez eux ; et il n' y avoit plus devant le château que le comte, qui fut encore obligé d' attendre long-temps Melchior, qui vint enfin le rejoindre. Quelles nouvelles m' apportes-tu, lui dit Don Henrique ? De très favorables, lui répondit le confident. J' ai gagné le jardinier, qui, pour deux cents pistoles, m' a promis de nous recevoir et de nous tenir cachés dans sa maison, jusqu' à ce qu' il ait trouvé l' occasion de satisfaire la curiosité que je lui ai dit que nous avions de voir de près sa maîtresse à notre aise. Cela étant, dit le comte, je me flatte que je pourrai bientôt contenter mes désirs, après quoi je te promets de nouveau que nous retournerons à la Tortuera. Nos deux faux villageois ne tardèrent pas à se rendre chez le jardinier, qui d' abord les introduisit dans les jardins. Il les mena dans un cabinet de myrtes, où il y avoit tout autour des lits de gazon en dedans ; et là, il

p231

leur dit : seigneurs cavaliers, madame a coutume de venir tous les jours dans cet endroit à l' issue de son dîné, faire la sieste avec Rosaura, sa suivante favorite, qui joue du luth et chante à ravir. Elles y passent ordinairement deux ou trois heures à s' entretenir. Vous pourrez non-seulement les voir, mais même les entendre en vous cachant derrière le cabinet : ce qui parut effectivement au comte et à Melchior une chose très facile. Comme la nuit approchoit, le jardinier les reconduisit à sa maison, et les mit dans une petite chambre, où il les laissa reposer après les avoir fait souper fort frugalement. Le lendemain matin il vint les réveiller, en leur disant : bonnes nouvelles, mes chers seigneurs, vous aurez dès aujourd' hui la satisfaction que vous désirez. Le Seigneur Don Gaspard, notre maître, vient de partir tout à l' heure pour aller à la chasse, et l' on dit qu' il ne doit revenir que dans trois jours. Don Henrique et Melchior apprirent cette



nouvelle avec joie, s'imaginant qu'il y auroit pour eux moins à risquer, et ils allèrent sans crainte se poster derrière le cabinet de myrtes, dès que le jardinier leur eut dit qu'il en étoit temps. Ils n'avoient point d'épées, leur déguisement ne leur permettant pas d'en porter ; mais ils s'étoient à tout événement armés chacun d'un pistolet, qu'ils cachoient sous leurs habits de paysans. Tout sembloit concourir à rendre le Comte De Ribagore content : sa belle Hélène ce jour-là descendit dans les jardins de meilleure heure qu'à l'ordinaire, accompagnée de Rosaura, qui tenoit un luth. Elles entrèrent toutes deux dans le cabinet, et s'assirent sur un lit de

p232

gazon ; de manière que nos spectateurs pouvoient les voir facilement. Aussi Don Henrique, profitant de cette facilité, considéra la femme de Don Gaspard à loisir. Qu'il la trouva charmante ! Non, dit-il en lui-même, Dona Helena n'a été peinte qu'au rabais de ses charmes ! Que dis-je ? Son portrait n'est qu'une ébauche de sa beauté. Rien n'est comparable aux appas qui s'offrent à ma vue en ce moment. Il se sentit si transporté d'amour, qu'il fut tenté de se montrer ; mais il n'osa faire une action si hardie, jugeant bien qu'un soudain châtiment puniroit sa témérité. Comme la voix de la dame frappa son oreille, il écouta, et entendit ces paroles : non, ma chère Rosaura, je ne puis t'exprimer la peine que me cause le départ de mon époux. J'ai beau me représenter que trois jours seront bientôt écoulés ; qu'ils paroîtront longs à l'impatience que j'ai de le revoir ! Je n'ai presque point dormi cette nuit, et si quelquefois le sommeil a pu assoupir mes sens, des songes funestes m'ont aussitôt réveillée. Que te dirai-je enfin ? Je suis plongée dans une mélancolie que tes talents seuls peuvent dissiper. Chante et accompagne de ton luth quelque chanson qui puisse me distraire des pensées affligeantes qui viennent sans cesse assiéger mon esprit.

Madame, répondit Rosaura, voulez-vous que je vous chante des couplets que je ne vous ai point encore chantés, quoique je les sache depuis long-temps, et que vous en ayez fourni la matière sans le vouloir. Je vais m'expliquer plus clairement. Vous n'ignorez pas que vous avez été peinte par plusieurs peintres. Un de vos portraits tomba, je ne sais par quel hasard,

p233

entre les mains du Comte De Ribagore, dans le temps que ce seigneur étoit enfermé dans une tour par ordre du roi ; et quoique cette peinture ne rendît pas toutes les grâces que la nature vous a données, elle fit une si vive impression sur lui, qu' il en devint amoureux. On dit qu' il parloit à votre image comme il vous auroit parlé à vous-même. Une passion si singulière est venue à la connoissance d' un poëte qui s' est égayé aux dépens du prisonnier. Si ce que tu me racontes est véritable, dit en souriant l' épouse de Peralte, il faut avouer que rien n' est plus extraordinaire. Mais à propos du Comte De Ribagore, ajouta-t-elle, je le trouve bien malheureux. Le roi, ce me semble, l' a traité un peu trop rigoureusement. Ce seigneur auroit dû en être quitte pour un mois de prison. Quoique je ne l' aie jamais vu, je l' ai plaint. J' ai oui dire tant de bien de lui chez la Princesse D' Aragon, que je n' ai pu m' empêcher de prendre part à son infortune.

La belle Hélène ayant ainsi parlé, prêta silence à sa confidente, qui joua du luth, et chanta ; mais à peine eut-elle achevé le premier couplet de sa chanson, qu' elle fut interrompue par un grand bruit qui se fit entendre. Ce bruit étoit causé par le retour inopiné de Don Gaspard, qui, venant d' entrer dans les jardins par la porte du parc, arriva dans le cabinet de myrtes ; où il jugeoit bien qu' il trouveroit son épouse avec Rosaura : quoi ! Seigneur, s' écria cette dame avec émotion, dès qu' elle l' aperçut, c' est vous ! Qui vous a sitôt fait quitter la chasse ? Un avis que j' ai reçu, répondit-il. J' ai rencontré en chemin un exprès que mon oncle Don Thomas De Medianos m' a dépêché, pour

p234

m' avertir qu' il doit ce soir se rendre ici. C' est ce qui m' a fait revenir si promptement. Je suis bien aise de vous aider à recevoir un oncle que j' aime tendrement. Et moi, reprit Dona Helena, je suis ravie que vous me surpreniez si agréablement, car votre absence m' avoit déjà jetée dans une tristesse que le luth et la voix de Rosaura ne pouvoient dissiper. Peralte s' assit auprès de sa chère Hélène, et ces deux tendres époux commencèrent à s' entretenir sur le ton de deux amants dont l' hymen n' avoit pas encore eu le temps de rallentir l' ardeur.

Au milieu de leur conversation, Peralte crut entendre derrière lui quelque bruit. Il tourna la tête aussitôt, et regardant au travers des branches de myrtes, il crut apercevoir deux figures d' hommes qui

s'efforçoient de se cacher sous un épais feuillage qui les couvroit. à cette vue il devient furieux. Il sort brusquement du cabinet pour aller fondre sur eux l'épée à la main, persuadé que ce sont des gens qui ne peuvent avoir que de mauvaises intentions : que faites-vous ici, traîtres, leur dit-il ? Qui peut vous avoir introduits dans un lieu dont l'entrée est interdite à tout étranger ? En achevant ces mots, il s'approcha du comte, qui, lui présentant son pistolet, lui répondit : arrête, Don Gaspard, et reconnois Don Henrique De Ribagore. Curieux de voir ton épouse, et de juger par mes yeux si sa beauté est telle qu'on l'assure, je suis venu à Belchite ; j'ai gagné ton jardinier ; qui m'a caché dans cet endroit pour satisfaire ma curiosité. Si je me suis travesti en paysan, poursuivit-il, c'est que le temps de mon exil dure encore,

p235

et que je ne puis trop prendre de précautions pour n'être pas reconnu. Je n'ai donc pas eu d'autre dessein que de contempler les charmes de Dona Helena. Je te le jure, foi de cavalier noble, et j'atteste le ciel que je te dis la vérité.

Un homme moins violent et moins emporté que Don Gaspard aurait écouté la raison, et, sur la foi du serment que Don Henrique venoit de lui faire, l'auroit laissé sortir sans éclat, ou du moins eût demandé un plus ample éclaircissement ; mais l'impétueux Peralte, possédé d'une fureur jalouse, et ne pouvant croire qu'il se fût caché là, sans avoir formé quelque entreprise contre son honneur, s'avança sur lui pour le percer. Le comte le menaça de lui casser la tête d'un coup de pistolet ; et voyant que, malgré cette menace, cet époux furieux alloit lui passer son épée au travers du corps, il fit feu sur lui à bout portant, et l'étendit roide mort à ses pieds. Au bruit du coup, Dona Helena éperdue tomba évanouie entre les bras de sa confidente, qui poussa de grands cris, auxquels plusieurs domestiques accoururent. Tandis que Rosaura les informoit du malheur qui venoit d'arriver, Don Henrique et Melchior regagnèrent la maison du jardinier, d'où ils se rendirent le plus tôt qu'il leur fut possible à l'hôtellerie de Romana ; et là, sans perdre un moment, ils remontèrent sur leurs mules ; puis ils reprirent avec précipitation la route de la Tortuera, laissant régner au château de Belchite une consternation générale.

On porta Dona Helena évanouie dans son appartement, où elle ne reprit ses esprits qu'après qu'on eut

employé quatre heures entières à la secourir. Qu' on

p236

s' imagine, s' il se peut, la douleur dont elle fut saisie lorsqu' elle apprit que son époux ne vivoit plus, car c' est ce qu' on ne sauroit exprimer qu' imparfaitement. Elle fit retentir le château de plaintes et de lamentations. Puis tantôt adressant la parole à son mari, elle lui tenoit des discours qui faisoient trembler pour sa raison ; et tantôt s' abandonnant à l' excès de son affliction, elle faisoit craindre pour sa vie. Enfin cette dame étoit dans un état si digne de pitié, que tous les habitants de Belchite n' en étoient pas moins touchés que de la fin tragique de leur seigneur.

Lorsque la nouvelle de la mort de Peralte se répandit dans Saragosse, on en parla diversement. Ses amis disoient qu' il avoit été tué lâchement, et les partisans de Ribagore, qui étoient en plus grand nombre, soutenoient le contraire. Le roi, qui n' avoit pas encore entièrement oublié l' affaire du Comte De Lara, sentit rallumer sa colère contre Don Henrique, jusqu' au point de le faire chercher partout, et de mettre même sa tête à prix. Il est constant que s' il eût eu alors ce seigneur en son pouvoir, il l' auroit indubitablement fait mourir ; mais le comte avoit déjà pourvu à sa sûreté. à son retour au château de la Tortuera, il ne s' y étoit arrêté qu' autant de temps qu' il lui en avoit fallu pour se charger d' or et de pierreries ; et, suivi de son fidèle Melchior, il s' étoit hâté de gagner Tolède, où le roi de Castille tenoit alors sa cour. Ce monarque, auquel il s' étoit présenté, l' avoit fort bien reçu ; mais il avoit exigé de lui qu' il se retirât dans quelque monastère, pendant qu' il feroit ce qu' il pourroit pour apaiser en sa faveur le roi d' Aragon. Don Henrique se

p237

tenoit donc caché dans le couvent des pères de Saint-Dominique, tandis que, par ordre de son maître, on le cherchoit pour le livrer à la rigueur des lois.

Si sa majesté aragonnoise songeoit à venger la mort de Don Gaspard, elle n' étoit pas moins occupée du soin de consoler sa veuve. Il chargea un seigneur de sa cour d' aller à Belchite faire des compliments de condoléances à Dona Helena, tant de sa part que de celle de la Princesse Léonor, avec ordre de lui proposer en même temps de revenir, si elle vouloit, à Saragosse reprendre la place qu' elle y avoit occupée auparavant. La veuve de Peralte témoigna qu' elle étoit très sensible aux bontés du monarque, et de la

princesse sa fille ; mais loin d' accepter la proposition, elle dit qu' elle avoit résolu de finir ses jours à Belchite, et de mêler sa cendre avec celle de son époux. Le courtisan chargé de la commission eut beau lui représenter qu' au lieu de vouloir à son âge se soustraire aux regards de la cour, elle devoit plutôt se hâter d' y reparoître pour jouir du rare privilège que le ciel lui avoit donné, de charmer tous les yeux. Il eut beau épuiser son éloquence pour lui faire changer de sentiment, il ne put en venir à bout, et il fut obligé de l' abandonner à sa douleur. Don Henrique de son côté n' étoit guère moins à plaindre que Dona Helena. Le souvenir de sa faveur passée, et le chagrin de se voir banni de son pays, et de vivre éloigné de ses amis, le mortifioient extrêmement. Néanmoins les bontés que le roi de Castille avoit pour lui ne laissoient pas de le consoler un peu. Ce monarque lui permit de sortir de sa retraite,

p238

et de lui faire sa cour : ce que Ribagore fit, de façon qu' en peu de temps il se rendit agréable à ce prince, et gagna l' amitié des grands de Castille. Le roi d' Aragon n' ignoroit pas ce qui se passoit à Tolède ; mais il feignoit de ne le pas savoir, soit qu' étant mieux instruit des circonstances de la mort de Peralte, il fût moins en colère contre Don Henrique, soit qu' il fût convenu avec le roi de Castille d' en user de cette sorte. Quoiqu' il en puisse être, il y avoit déjà près de deux ans que le Comte De Ribagore étoit à Tolède, lorsque sa majesté castillane résolut d' envoyer un ambassadeur à Saragosse, pour traiter du mariage du Prince De Castille avec la Princesse D' Aragon. Il prit envie à Don Henrique de profiter de cette occasion pour aller revoir son pays *incognito* ; ou, pour mieux dire, ne pouvant résister à la force de son étoile qui l' entraînoit, il demanda permission d' accompagner l' ambassadeur, en promettant de revenir au plus tôt à Tolède ; ce qui lui fut accordé à cette condition. Il partit donc avec l' ambassadeur, et ils allèrent ensemble jusqu' à la ville de Daroca, où ils se séparèrent. Le ministre poursuivit son chemin vers Saragosse, et le comte passa la petite rivière de la Guerva pour se rendre à Ixar. Là, il dit à son confident : mon ami, nous ne sommes pas ici loin de Belchite ; prends tout à l' heure la route de ce village, et va t' informer de Dona Helena. Seigneur, lui répondit Melchior, que vous importe de savoir de

ses nouvelles ? ô ciel ! Quelle étoit mon erreur. Je m'imaginois que vous aviez oublié cette dame. Je le croyois moi-même, répliqua Don Henrique ; mais mon sort est de l'adorer toute ma

p239

vie, malgré la haine qu' elle doit avoir pour moi. Cependant ne pense pas que j' aie dessein d' aller offrir à sa vue un visage odieux. Je veux seulement apprendre quelle est sa situation présente. Après cela je prétends m' éloigner pour jamais de ce séjour, retourner à Tolède, et consacrer le reste de mes jours au service de sa majesté castillane. Va donc à Belchite, et quand tu seras instruit de ce que je veux savoir, tu reviendras ici me joindre. Faisons mieux, reprit Melchior, approchons-nous du château de Belchite. Allons coucher à Romana, dans la même hôtellerie où nous logeâmes il y a deux ans. Peut-être nous dira-t-on dans cet endroit des nouvelles positives de Dona Helena. Tu as raison, dit le comte ; mais je crains que l' hôte ne nous reconnoisse. Il ne nous reconnoîtra point, répondit le confident, il ne nous a vus qu' un moment sous des habits villageois ; et d' ailleurs, quand il nous remettrait, qu' en peut-il arriver ? Dès demain nous disparoîtrons. Ribagore se laissa persuader ; de sorte que Melchior et lui poussèrent jusqu' à l' hôtellerie de Romana, où ils arrivèrent avec la nuit.

L' hôte ne les eut pas sitôt envisagés, qu' il fut frappé de leurs traits, et débrouillant peu à peu l' idée confuse qu' il avoit de les avoir vus quelque part, il se les remit enfin ; mais il ne fit pas semblant de les reconnoître. Pendant qu' il leur apprêtoit à souper, ils lui firent des questions. Le comte lui demanda si la veuve de Don Gaspard De Peralte étoit remariée. Non, lui répondit l' hôte, la bonne dame aimoit tant son mari, qu' elle ne peut se consoler de sa perte. Elle est toujours enfermée dans son château, où elle passe les

p240

jours et les nuits à pleurer. Elle ne veut voir personne que ses filles de chambre ; et elle paroît aussi affligée que si elle n' étoit veuve que d' hier. On n' a jamais vu une pareille femme. Le maître et le valet, après avoir bien interrogé l' hôte, se mirent à table pour souper ; et pendant le

repas, Melchior demanda au comte si ce que l' hôte venoit de leur dire de Dona Helena ne suffisoit pas pour le déterminer à reprendre le chemin de Tolède. Pardonnez-moi, répondit Don Henrique, il ne m' en faut pas davantage. C' en est fait, cher Melchior, tu ne me reprocheras plus un amour insensé. Je vais m' éloigner d' Hélène et de la cour d' Aragon. Quelque peine que cela puisse me faire, je te répons de ma fermeté. Le confident fut ravi d' entendre parler ainsi le comte : seigneur, s' écria-t-il, je vous reconnois à cette résolution virile. Je me doutois bien que tôt ou tard votre bon esprit triompheroit d' une passion extravagante. Je suis charmé que vous ayez pris ce dessein, et je voudrois déjà être à demain pour vous en voir commencer l' exécution. Là-dessus, ayant besoin de repos, ils achevèrent de souper, et se retirèrent ensuite dans de petites chambres séparées, sans avoir le moindre soupçon du péril qui les menaçoit dans cette hôtellerie.

à peine furent-ils couchés, que l' hôte, qui, comme il a été dit, les avoit reconnus, dit en lui-même : il y a ici un beau coup à faire ; il faut que j' aille promptement à Belchite avertir la dame du village, que les meurtriers de son mari sont venus loger chez moi, et qu' ils y sont actuellement ; je suis sûr qu' elle voudra se

p241

venger, et qu' elle me donnera une grosse récompense pour lui avoir livré ses ennemis. Je serois un grand sot de ne pas profiter d' une si belle occasion. Il la saisit effectivement, et partit sur-le-champ pour Belchite, monté sur le cheval même de Don Henrique, et s' applaudissant de la mauvaise action qu' il commettoit. Il arrive au château, frappe à la porte, et demande à parler à la maîtresse ; on lui répond qu' elle dort. Qu' on la réveille, s' écrie-t-il. Quand elle saura ce que j' ai à lui apprendre, elle ne trouvera pas mauvais qu' on ait troublé son repos. Les suivantes de Dona Helena jugeant qu' en effet il falloit qu' il eût quelque chose de la dernière importance à lui communiquer, pour vouloir au milieu de la nuit interrompre son sommeil, se déterminèrent à réveiller leur maîtresse, et lui présentant l' hôte : madame, lui dit Rosaura, voici le maître de l' hôtellerie d' un village voisin, qu' une affaire de conséquence amène ici, et dont il faut, dit-il, qu' il vous informe tout à l' heure. Hé, qu' est-ce que c' est que cette affaire, mon ami ? S' écria la veuve de Peralte avec quelque émotion. Madame, lui dit l' hôte, je viens vous avertir que deux cavaliers sont venus



loger ce soir dans ma maison. Je les ai reconnus pour deux hommes qui vinrent coucher chez moi il y a deux ans, et qui assassinèrent le Seigneur Don Gaspard, votre époux. Que dites-vous ? Reprit la dame avec précipitation. Dois-je ajouter foi à votre rapport ? Le Comte De Ribagore seroit actuellement chez vous ? Oui, madame, repartit l' hôte ; il y est, aussi bien que le cavalier qui l' accompagnoit dans ce temps-là, et qui étoit déguisé comme lui, en villageois.

p242

Cette nouvelle agita terriblement les esprits de Dona Helena. Grâce au ciel, dit-elle, le plus doux de mes vœux est donc exaucé ! Je souhaitois avec ardeur d' avoir en ma puissance l' assassin de Don Gaspard, et le voilà qui vient s' offrir à ma vengeance. Attends, cher époux ! Poursuivit-elle en apostrophant Peralte, je vais t' immoler l' ennemi qui t' a traîtreusement ôté la vie. Qu' on fasse vite lever tous mes domestiques. Qu' ils s' arment d' épées et de pistolets ! Qu' ils épousent ma fureur et s' apprêtent à la seconder. Vous, mon ami, continua-t-elle en adressant la parole à l' hôte, conduisez-nous à votre hôtellerie, et nous livrez le Comte De Ribagore. Quand son sang répandu aura contenté mon ressentiment, soyez sûr que vous serez bien récompensé. En parlant de cette sorte, elle se leva brusquement, et tandis que deux de ses femmes s' occupoient à l' habiller à la hâte, les autres allèrent réveiller tous les valets et les officiers du château. Ils furent bientôt sur pied, et, lorsqu' ils surent qu' il s' agissoit de venger la mort de leur maître, chacun d' eux témoigna un extrême désir de porter le premier coup. Comme cette expédition demandoit de la diligence, la veuve de Peralte ne perdit pas un instant. Elle fit seller et brider tous les chevaux et les mules qu' il y avoit dans ses écuries ; et se mettant à la tête de ses domestiques armés, elle prit le chemin de Romana, en faisant des réflexions plus propres à nourrir sa fureur qu' à la modérer. Ribagore, disoit-elle, est assez hardi pour oser passer si près de mon château ; il faut qu' il se soucie bien peu de mon ressentiment, puisqu' il me brave jusque-là.

p243

Ils arrivèrent en peu de temps à la porte de

l' hôtellerie ; mais, avant que d' entrer, la dame assembla tout son monde autour d' elle, et parla dans ces termes : " mes amis, vous savez que nous venons ici pour punir le meurtrier de Don Gaspard, votre maître ; mais apprenez de quelle manière je prétends que se fasse cette punition. C' est à mon bras qu' elle est réservée. Je veux avoir toute seule le plaisir d' ôter la vie au traître qui a donné la mort à mon époux. Je me suis armée de ce fer, ajouta-t-elle en tirant un poignard de dessous sa robe, pour exécuter moi-même ce dessein. Qu' on me conduise jusqu' à la chambre où le comte repose. J' y entrerai sans bruit, et à la sombre clarté d' une lanterne sourde, dont je me suis munie, je percerai le coeur de cet ennemi. Vous vous tiendrez vous autres à la porte avec vos armes ; et si j' ai besoin de votre secours, je vous appellerai. Telle est ma volonté. Que personne de vous ne me contredise, sous peine de me déplaire. "

tous les domestiques furent étonnés de la vigoureuse résolution de leur maîtresse. Ils ne pouvoient la concilier avec la douceur naturelle et la beauté de cette dame. Néanmoins ils se disposèrent à lui obéir. L' hôte la conduisit à la chambre où Don Henrique étoit couché ; il en ouvrit doucement la porte, et se retira, non sans avoir quelques remords d' être la cause du tragique événement qui se préparoit dans sa maison. La vindicative Hélène s' introduisit donc dans la chambre, tenant sa lanterne d' une main, et son poignard de l' autre. Comme elle ne connoissoit pas Ribagore particulièrement, et que la haine lui en avoit fait former

p244

une affreuse idée, elle s' attendoit, ainsi que Psyché, à voir une espèce de monstre, et elle fut fort surprise, lorsqu' à la faveur de sa lanterne, elle aperçut un jeune cavalier de très bonne mine, qui, les cheveux épars sur sa poitrine découverte, dormoit d' un profond sommeil. Au lieu de se jeter promptement sur lui et de plonger son poignard dans son sein, elle ne put se défendre d' arrêter ses regards sur ce jeune seigneur ; et plus elle le considéroit, plus elle sentoit chanceler sa fermeté. Enfin l' amour trahit sa vengeance, et tel fut le pouvoir de l' objet qu' elle contemploit, que perdant tout à coup l' envie de se venger, elle oublia la mort de son époux. Elle devint l' esclave de son meurtrier, sans s' embarrasser de ce qu' en pourroient dire ses domestiques, qui attendoient à la porte une catastrophe sanglante, après le courage qu' elle avoit fait éclater. Elle parcourut des yeux assez long-temps Don Henrique,

qui se réveilla par hasard, et qui, voyant de la lumière si près de lui sans apercevoir la personne qui la portoit, craignit quelque trahison. Il voulut prendre son épée, qu' il avoit mise en se couchant au chevet de son lit ; mais la dame s' en étant brusquement saisie, appela ses domestiques, leur ordonna d' arrêter le comte, et de le mener au château de Belchite, avec ordre de le renfermer dans une tour. Ce qui fut aussitôt exécuté avec beaucoup de violence ; et l' on fit le même traitement à Melchior, qui ne s' étoit, pas plus que son maître, attendu à un réveil si désagréable.

La veuve de Don Gaspard s' étant de cette sorte assurée de l' un et de l' autre, les fit charger de fers, leur donna des gardes, et les laissa vivre à bon compte,

p245

quoiqu' elle feignît de ne respirer que leur mort. Si l' intérêt de son nouvel amour l' excitoit secrètement à faire grâce à Don Henrique, le soin de sa réputation demandoit du moins qu' elle cachât sa foiblesse, après avoir témoigné un désir extrême de sacrifier ce comte aux mânes de son époux. Elle ne parloit devant ses gens que du châtiment qu' elle prétendoit lui faire souffrir, et dans le fond elle ne songeoit qu' aux moyens de le sauver, sans faire tort à son honneur.

Il y avoit déjà huit jours que Ribagore, prêt à subir le sort qu' on lui préparoit, attendoit dans sa prison qu' on lui vînt annoncer son arrêt, quand il apprit de l' un de ses gardes que le roi chassoit aux environs de Belchite, avec la Princesse Léonor, et qu' ils devoient ce jour-là venir souper au château ; ce qui leur arrivoit toutes les fois qu' ils prenoient, dans ce canton, le divertissement de la chasse. Don Henrique n' apprit point cette nouvelle avec joie ; au contraire il en conçut un mauvais présage. Si le roi, disoit-il en lui-même, est informé de mon retour clandestin dans ses états, il m' en fera un crime, qu' il me pardonnera moins encore que la mort de Peralte. Dona Helena ne manquera point de l' en instruire, et de lui demander justice. C' est sans doute ce qu' elle a dessein de faire, puisqu' elle a jusqu' à ce jour suspendu mon supplice.

D' une autre part, cette dame n' étoit pas moins embarrassée. Elle ne savoit si elle devoit faire un mystère au roi de l' emprisonnement de Ribagore. Connoissant l' humeur violente du monarque, elle craignoit que dans son premier mouvement il ne fit trancher la tête à ce seigneur, dès qu' il apprendroit

qu' il étoit au

p246

château ; au lieu qu' en le retenant prisonnier, elle pourroit le laisser échapper quand elle jugeroit à propos de le faire ; car elle vouloit absolument lui conserver la vie, en paroissant son ennemie mortelle. Cependant le roi et la princesse sa fille, étant arrivés le soir au château, donnèrent mille marques d' amitié à la veuve de Don Gaspard, laquelle, de son côté, n' épargna rien pour leur témoigner combien elle étoit sensible à l' honneur de les posséder chez elle. Le roi et la Princesse Léonor, pour faire connoître l' affection particulière qu' ils avoient pour leur hôtesse, résolurent de demeurer le jour suivant à Belchite, et de ne retourner à Saragosse que le surlendemain. Pendant ce temps-là, Ribagore, incertain de ce qu' il deviendrait, ou plutôt n' attendant qu' une funeste fin, gémissoit dans sa prison ; et vraisemblablement sa majesté n' auroit point entendu parler de lui, sans un incident qui arriva, et que je vais détailler.

Le connétable d' Aragon, qui accompagnoit le roi, étant le lendemain au lever de ce monarque, lui dit : sire, un des domestiques de Dona Helena vient de révéler à un des miens, qui est son ami, un secret important. Le Comte De Ribagore est prisonnier dans ce château. Le roi, surpris de cette nouvelle, en voulut savoir toutes les circonstances ; ce que le connétable lui apprit en homme qui étoit ami de Don Henrique, c' est-à-dire, en excusant ce seigneur, et en donnant tout le tort à Peralte. Heureusement pour le prisonnier, le roi n' étoit plus alors si fort irrité contre lui. Sa majesté avoit pris pour lui des sentiments plus doux, grâce au soin que le connétable avoit toujours eu de saisir l' occasion de le justifier.

p247

Lorsque le monarque fut parfaitement informé de tout ce qui s' étoit passé, il voulut avoir un entretien particulier avec Dona Helena. Madame, lui dit-il, dois-je ajouter foi au rapport qu' on m' a fait ? On assure que le Comte De Ribagore est prisonnier dans votre château. Que prétendez-vous faire de ce malheureux jouet de la fortune ? Je sais bien qu' il doit vous paroître coupable ; mais son crime n' est pas indigne de pardon. Peralte, en fondant sur lui l' épée

à la main, le mit dans la nécessité de faire ce qu' il fit pour conserver sa vie. La belle veuve, au fond de son coeur, ravie d' entendre le roi parler dans ces termes, jugea qu' elle pouvoit jouer le rôle de Chimène, et demander la tête de Don Henrique, bien assurée qu' elle ne l' obtiendrait pas. Ce qu' elle fit en répandant des pleurs de commande, et avec tant d' art, qu' on eût dit qu' elle désiroit véritablement la mort de ce seigneur. Mais sa majesté, quoique touchée des larmes de la dame, ordonna qu' on remît en liberté le prisonnier, et qu' on le lui amenât. Ce qui fut exécuté dans le moment.

Le comte, bien qu' averti du changement de son maître à son égard, ne se présenta devant lui qu' en tremblant : rassurez-vous, Don Henrique, lui dit le monarque, votre roi n' est plus en colère contre vous ; il veut bien oublier le passé. Je vous rends, avec ma confiance et mon amitié, la place que vous occupiez près de moi.

Ribagore, enchanté d' une réception à laquelle il ne se seroit jamais attendu, se jeta aux pieds du roi pour lui marquer sa reconnoissance ; mais ce prince lui commanda de se relever ; et, s' adressant à la veuve de

p248

Peralte : Dona Helena, lui dit-il, imitez-moi. J' étois irrité contre le comte, et je viens de lui pardonner. Ne regardez plus la mort de Don Gaspard que comme un malheur qui ne doit être imputé qu' à lui-même. Faites plus : pour achever de triompher de votre ressentiment, consentez que Ribagore devienne votre heureux époux. à ces mots, la jeune veuve faisant semblant de se révolter contre cette proposition : comment, sire, s' écria-t-elle, pouvez-vous me proposer la main du meurtrier de mon mari ! ô ciel ! Que diroient de moi les parents du défunt ? Madame, reprit le monarque en souriant, je prends sur moi les reproches qu' ils pourront vous faire. La Princesse Léonor, qui arriva sur ces entrefaites, acheva de la déterminer à ce mariage, qui se fit au château sans éclat. Après quoi, sa majesté retourna le lendemain à Saragosse avec les nouveaux mariés, qui reprirent à la cour le rang qu' ils y avoient tenu auparavant. Ainsi finit la nouvelle de *la vengeance trahie par l' amour* . Le curé ayant fait cette lecture, s' arrêta pour laisser aux dames le loisir de faire leurs réflexions sur ce qu' elles venoient d' entendre. Elles en parurent assez contentes ; mais le baron et le chevalier, qui n' aimoient pas les nouvelles, demandèrent des lettres.

Le pasteur, pour les satisfaire, leur lut celle-ci.

## PARTIE 1 LETTRE 12

p249

D' un avocat au conseil, à une dame de Lisieux, de ses parentes.

Ma cousine,

il faut que je vous fasse part d' une histoire assez singulière dont on me fit hier le récit, et que vous n' apprendrez pas sans plaisir. La voici :

un vieux marchand de la rue Saint-Denis, homme qui a été du monde dans sa jeunesse, s' est jeté depuis peu dans la dévotion. Se voyant au bout de sa carrière, le souvenir de ses plaisirs passés

commençoit à troubler son repos. Il alla voir l' autre

jour son directeur, qui est un bon religieux de l' ordre des carmes-déchaussés. Mon révérend père, lui dit-il, j' ai dans le coeur un ver qui le ronge sans

relâche. Mon cher frère, lui répondit affectueusement

le moine, apprenez-moi ce qui vous fait de la peine ;

peut-être trouverai-je moyen de vous tranquilliser

l' esprit. Je vais vous en instruire, lui dit le

marchand, et vous exposer l' état de ma conscience.

Vous connoissez ma famille. Je suis veuf depuis vingt

ans, et j' ai pour enfants deux filles avec trois

garçons. De ces cinq enfants, il y en a deux qui ne

sont pas légitimes. Je les ai eus autrefois d' une

filles dont je prenois soin secrètement ; et, dans

leur enfance, j' ai si bien fait, que je les ai

confondus avec les autres ; de sorte qu' ils vivent

tous ensemble sans avoir la moindre connoissance de ce

mélange criminel. Comme ils sont les

p250

uns et les autres, poursuivit-il, en âge d' être établis, et que j' ai deux cent cinquante mille francs de bien à leur laisser, je voudrois qu' ils les partageassent entre eux également.

Cela ne se peut faire, interrompit vivement le directeur. Il n' est pas juste que les bâtards soient traités comme les légitimes, et vous n' avez qu' un parti à prendre. Déclarez les deux enfants du crime, et leur donnez à chacun une légère somme pour s' établir : c' est tout ce qu' il vous est permis de

faire en leur faveur. Là finit la conversation du carme et du bourgeois. Ce dernier s' en retournant au logis, peu satisfait de son entretien avec sa révérence, se mit à rêver lui-même aux moyens d' apaiser le trouble de sa conscience ; et il eut le bonheur d' en imaginer un qui lui parut victorieux ; il résolut de s' en servir. Sitôt qu' il fut rendu chez lui, il rassembla ses garçons et ses filles, et leur tint ce discours :

mes chers enfants, j' ai un secret très important pour vous et pour moi à vous révéler. écoutez-moi avec toute l' attention qu' il mérite. Il y a deux bâtards parmi vous : si je les fais connoître, je fais deux malheureux ; car, outre la tache de bâtardise, ils ne partageront point avec les autres. Consultez-vous bien. Vous êtes dans un âge assez avancé pour connoître ce qui vous est le plus convenable.

Voulez-vous qu' en nommant les trois enfants légitimes, je les rende plus riches ? Ou bien aimez-vous mieux, en ignorant toujours quels sont les bâtards, vous contenter chacun d' un cinquième de mes biens ? Le fils aîné prit la parole, et répondit : mon père, je crois que nous sommes tous cinq du même

p251

sentiment. Nous souhaitons que notre sort soit commun, parce que chacun de nous craint de n' être pas légitime. Laissez-nous dans notre ignorance, et soyez là-dessus aussi discret que les mères qui, sachant qu' il y a des bâtards dans leurs ménages, laissent croire qu' ils sont légitimes. Les deux autres garçons, de même que les filles, furent de l' avis de l' aîné ; de sorte que, depuis ce temps-là, le père a l' esprit en repos.

Je suis, ma chère cousine, etc.

Les enfants de ce bourgeois, dit la comtesse, ont pris le bon parti dans cette affaire. Assurément, s' écria le baron, et ce seroit une chose bien scandaleuse, si, dans les familles où il y a plusieurs enfants, les mères faisoient connoître ceux qui sont de contrebande. Quel dérangement dans les maisons ! Courage ! Interrompit la marquise, monsieur le baron est dans son élément ! Qu' il est aise quand il s' épanouit la rate aux dépens de notre sexe ! Allons, monsieur le curé, ajouta-t-elle, faites taire ce railleur : ce que fit promptement le pasteur, en lisant une autre dépêche.

PARTIE 1 LETTRE 13

D' un cadet gascon, à son père, à Pezenas.  
Monsieur mon père,  
il y a six mois et plus que je m' attends à recevoir  
de vous une lettre-de-change qui ne vient point. Vous

p252

m' abandonnez trop à mon savoir-faire. J' aurois bien  
besoin de quelques espèces pour faire prendre patience  
à mon aubergiste, qui commence à s' impatienter. Au  
reste, si je suis mal avec la fortune, je vous dirai  
que je suis bien avec l' amour. Je couche en joue une  
vieille veuve qui a bien des écus. Il est vrai que  
j' ai pour rival un bas-normand des plus patelins ;  
mais, cadédis ! Les gascons ne sont pas plus sots que  
les normands. D' ailleurs, j' ai sur lui l' avantage de  
la figure. Vous connoissez les femmes, vous savez que  
c' est la représentation qui les détermine : aussi la  
mignonne est-elle éprise de mon mérite, et nous sommes  
déjà si bien ensemble, que je prétends lui faire un  
de ces matins une ouverture de coeur sur l' état présent  
de mes affaires. Sandis ! Je veux être un fat, si je  
ne suis bientôt avec elle en communauté de biens.  
Adieu, notre cher papa. Une petite lettre-de-change,  
et comptez qu' au premier jour vous aurez un fils dans  
le grand monde.

J' admire la confiance de ce cadet, s' écria la  
marquise ; voilà les gascons. Il compte qu' il aura la  
préférence sur son rival. Oui ; mais il compte  
peut-être sans son hôte, dit le chevalier : un normand  
patelin vaut bien un gascon. Tout au moins, dit le  
marquis. Je me souviens d' avoir vu à Paris, aux  
trousses d' une riche douairière, un chevalier de la  
Garonne des plus bruyants, et un gentilhomme de  
Vire. Le normand l' emporta.

PARTIE 1 LETTRE 14

p253

D' un homme de lettres de Paris, à un de ses  
confrères en province.  
J' ai l' honneur de vous écrire, monsieur, pour vous  
apprendre une triste nouvelle. Monsieur l' abbé M,  
mon ami et le vôtre, n' est plus. Une fluxion de  
poitrine, et les remèdes de quatre hippocrates l' ont



emporté. Nous devons le regretter : c' étoit un homme d' un grand mérite. Mais ce qui m' afflige plus que la perte de sa machine, c' est qu' il est mort tout entier. Croiriez-vous bien qu' il n' a laissé après lui aucun ouvrage qui assure sa mémoire. Il y a un mois que je le rencontrai au tuileries, où j' eus avec lui un entretien dont je crois devoir vous rendre compte. Hé bien, monsieur, lui dis-je, quand donnerez-vous enfin au public votre histoire de la poésie, ce bel ouvrage que vous avez commencé il y a plus de vingt ans, et que vous retouchez encore tous les jours ? Monsieur, me répondit-il, le public ne le verra jamais. Pourquoi cela ? Lui répliquai-je, étonné de sa réponse. Quelle raison vous oblige à vouloir le priver d' une si belle production ? Méprisez-vous l' honneur qu' un bon livre fait à son auteur ? Au contraire, me répartit-il, j' y suis trop sensible. Un écrivain qui aspire à l' estime de nos neveux, ne peut assez corriger ses écrits, ou pour mieux dire, il doit travailler tous les jours de sa vie, et employer le dernier à brûler tout ce qu' il a fait. Quel sentiment ! M' écriai-je à ces paroles ; croyez-vous,

p254

en parlant ainsi, passer pour modeste ? Non, répondit-il, je vous avouerai de bonne foi que je suis aussi vain qu' un autre, et peut-être davantage. Savez-vous bien, poursuivit-il, ce qui m' est arrivé depuis trois semaines ? Après avoir bien revu mon histoire de la poésie, je m' étois enfin déterminé à la mettre sous la presse ; mais un de mes amis me conseilla de la montrer auparavant à *un érudit* qu' il me nomma, et qui véritablement est connu dans le monde littéraire pour un fort bon critique. Je suis son conseil ; je la confie à cet Aristarque, qui vient chez moi huit jours après, suivi d' un crocheteur chargé de cinq ou six volumes *in-folio* . Monsieur, me dit-il, j' ai fait quelques remarques critiques ; vous les trouverez dans ces livres : j' ai mis des signets qui vous les indiqueront. Je remerciai ce savant ; et, lorsqu' il fut hors de chez moi, j' examinai avec attention les endroits qu' il avoit marqués. Je l' avoue à ma honte, ils me firent connoître que je n' avois pas, à beaucoup près, fait un livre qu' on ne pouvoit critiquer. J' en eus tant de dépit, que je jetai mon histoire de la poésie au feu ; et tandis que j' étois en train de brûler, j' abandonnai aux flammes tous mes papiers, en faisant serment de ne plus écrire. Au lieu d' applaudir à sa mauvaise humeur, je le blâmai. Comment, lui dis-je, mon cher ami,

savez-vous bien qu' il y a dans cette action un orgueil insupportable ? Quoi donc, prétendez-vous faire des ouvrages parfaits ? L' homme en est-il capable ? Apprenez que ceux où il y a le moins de fautes sont les meilleurs que son esprit puisse produire. Depuis cette conversation je n' ai point revu monsieur M.

p255

J' ai appris sa mort et l' embrasement de ses écrits, dont quelques-uns sans contredit méritoient de passer à la postérité. Quelle perte pour la littérature ! Je suis, monsieur, etc.

#### PARTIE 1 LETTRE 15

D' un garçon barbier à son père, laboureur auprès de Domfront.  
Mon père,  
il y a bien des nouvelles. Mon cousin Nicolas, après avoir été pendant près de vingt ans valet de M De La Fosse, fameux docteur en médecine, vient de faire fortune tout d' un coup. Son maître, qui étoit bien vieux, est mort, et lui a laissé par testament tout son bien, au préjudice de ses parents, qu' il ne vouloit pas voir ; de sorte que le cousin a hérité de dix mille écus pour le moins. Dès que j' ai su que le drôle étoit devenu riche, j' ai été lui faire salamalec, suivant la coutume de Normandie. Je lui ai conseillé d' acheter une terre, et de s' y retirer, pour y mener une vie de seigneur ; mais il m' a dit qu' il avoit en tête un autre dessein, et qu' il se disposoit à se faire passer pour docteur en médecine. Bon ! Cousin, lui ai-je dit, vous ne parlez pas sérieusement. Est-ce qu' en servant un médecin, vous auriez appris la médecine ? Hé pardi, oui, ce m' a-t-il fait. M De La Fosse, pendant soixante ans qu' il a exercé sa profession, n' a fait que deux choses à ses

p256

malades ; il leur a fait tirer du sang, et boire de l' eau chaude ; c' étoit là toute sa science. Est-ce que je n' en puis pas faire autant ? Nous allons-donc, mon père, avoir, s' il plaît à Dieu, un médecin dans notre famille. Conte tout ça de bout en bout à nos parents,

pour à celle fin qu' ils s' en réjouissent. Jarnicoton !  
Si mon oncle le maréchal vivoit encore, qu' il seroit  
aise de voir son fils docteur en médecine ! Adieu,  
cher père, autre chose ne vous puis mander, sinon que  
M Lesquipot, mon maître, est bien content de moi ;  
je commence à raser fort joliment.

C' est une chose assez plaisante, s' écria la marquise,  
qu' un médecin fasse de son valet son légataire  
universel. Et ce qui ne me paroît pas moins plaisant,  
dit le baron, c' est de voir le fils d' un maréchal  
devenir un membre de la faculté.

## PARTIE 1 LETTRE 16

D' un abbé à un académicien de Caen.

Monsieur,  
puisque vous faites un recueil d' historiettes, vous  
voulez bien que je vous en envoie une pour le grossir ;  
c' est une aventure arrivée le lundi-gras dernier, une  
espièglerie de laquais, un tour de carnaval.  
Un grand joueur, nommé Clitandre, dit un matin à  
son laquais : Romarin, va chez la comtesse de  
sept-et-le-va ;

p257

elle m' a dit que je pouvois t' envoyer chez elle  
chercher cent pistoles que je lui gagnai sur sa  
parole hier au soir au pharaon. C' est de l' argent  
comptant. En effet le laquais, étant allé chez la  
comtesse, toucha sur-le-champ la somme en beaux louis  
d' or. Mais à peine les eut-il entre les mains, qu' il  
se mit à les regarder amoureusement ; ensuite il se  
dit à lui-même : ah ! Romarin, mon ami, considère  
attentivement ces belles pièces. N' en es-tu pas  
charmé ? Que je te trouverois heureux si elles  
t' appartenoient ! Ne pourrois-tu point par quelque  
tour subtil t' en rendre le maître ? C' est à quoi je  
te conseille de rêver. Il n' y manqua pas, et le  
diable toujours prêt à inspirer les fripons, lui  
suggéra une ruse qu' il résolut de mettre en oeuvre.  
Il ne porta point à Clitandre l' argent de la  
comtesse ; il le garda toute la journée, et le soir  
s' étant masqué, il entra dans une maison où l' on  
jouait gros jeu, et dans laquelle il savoit que son  
maître étoit ; et s' adressant à lui un cornet à la  
main : cent pistoles que je passe dix, lui dit-il.  
Cent pistoles que vous ne les passez pas, s' écria  
Clitandre, en tirant de sa poche une bourse où étoit  
cette somme. Romarin mit en même temps la sienne

sur table, secoua le cornet, et tira son coup ; mais il n' amena que six. Vous avez perdu, masque, lui dit son maître, cette bourse est à moi. Oh ! Pour cela, oui, monsieur, s' écria le laquais en ôtant son masque, elle est bien à vous assurément, puisque vous l' avez gagnée deux fois. Ah ! Pendard, dit Clitandre, tu voulois m' escamoter cent pistoles. Fi donc, monsieur, répondit Romarin, rendez-moi plus de justice. Je suis un garçon plein d' intégrité ; je n' ai fait ce tour-là que pour vous

p258

divertir dans ces jours de réjouissances ; et j' enrage de n' avoir pas gagné, car je perds par-là l' occasion de vous faire connoître ma probité. L' honnête homme, reprit en souriant Clitandre ; si j' eusse perdu, tu aurois à bon compte emporté mes cent pistoles. Non, monsieur, je vous le proteste, je me serois démasqué dans le moment, et je vous aurois remis les deux bourses comme un bien qu' en conscience je n' eusse pu retenir.

Voilà, monsieur, l' aventure dont je voulois vous faire part. Vous en ferez l' usage qu' il vous plaira.

Je suis, etc.

## PARTIE 1 LETTRE 17

D' un quartenier de la ville de Paris, à un gentilhomme de province de ses amis.

Monsieur,

vous savez que naître roturier et mourir noble, ce n' est pas une chose fort extraordinaire. Moi-même, par exemple, quoique fils d' un père qui, comme celui de Monsieur Jourdain, donnoit du drap à ses amis pour de l' argent, je compte bien sur l' honneur d' être un jour agrégé à la noblesse. Mais M Dorimon, un de nos plus riches financiers, vient d' être anobli d' une façon très singulière. C' est ce que je vais vous détailler.

Monsieur Dorimon, quoique millionnaire, n' étoit pas content. Le souvenir de son origine, qui n' est pas plus illustre que la mienne, offroit sans cesse à son

p259

esprit des images humiliantes. Il auroit voulu être noble ; et ne l' étant pas, il ne pouvoit vivre heureux

malgré ses richesses. Il n'ignoroit pas qu'il pouvoit facilement le devenir à la faveur d'une charge ; mais il ne vouloit pas se servir de ce moyen-là pour se contenter. Il a mieux aimé profiter de l'occasion qu'il a trouvée, d'entrer dans une maison qui a trois cents ans de noblesse. Voici comment il s'y est fourré.

Ayant découvert qu'il y avoit un lieutenant d'infanterie qui logeoit dans un hôtel garni, et qui s'appeloit comme lui Dorimon ; il s'en informa particulièrement. Il apprit que c'étoit un gentilhomme noble comme le roi ; mais que son bien ne répondoit pas à sa naissance. Le financier, ravi de cette découverte, monte un beau matin en carrosse, et va chercher le lieutenant à son auberge. Il le demande ; l'officier se présente, ils se saluent fort poliment, et le financier adresse ces paroles au lieutenant : monsieur, j'aurois quelque chose d'important pour vous et pour moi à vous communiquer, mais ce n'est point ici que je veux vous parler de cette affaire ; mon carrosse est à la porte : voulez-vous bien que je vous mène chez moi ? L'officier y consent, le financier le conduit à son hôtel, et le fait monter à son appartement. M Dorimon le lieutenant traversa trois ou quatre pièces de plain-pied très-proprement meublées, et M Dorimon le financier ouvrit un grand cabinet où il le fit entrer. Ce cabinet avoit une tapisserie assez rare ; car elle étoit composée de sacs d'or et d'argent entassés les uns sur les autres, et qui, s'élevant superbement jusqu'au plafond, présentoient à la vue un tableau préférable à ceux de Michel-Ange et de Raphaël.

p260

Que dites-vous de cette tapisserie, monsieur, dit le financier ? Seroit-elle de votre goût ? Tout-à-fait, répondit le lieutenant ; je l'aimerois mieux que les plus belles des Gobelins. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprit le maître du logis ; et il ne tiendra qu'à vous d'en avoir cinq ou six aunes. Je suis prêt à vous faire ce présent, si vous voulez m'en faire un autre. Vous badinez, monsieur, dit l'officier. Hé ! Quel présent un homme comme moi peut-il faire qui puisse égaler... connoissez-vous mieux, interrompit le financier, vous êtes plus riche que vous ne pensez. Faisons le troc que j'ai à vous proposer. écoutez-moi : nous portons tous deux le même nom, mais nos familles sont différentes. Vous avez de la naissance, et fort peu de bien ; moi j'ai du bien, et point de naissance. Faisons-nous part mutuellement de ce que nous avons de

bon. étant l' aîné de votre maison, vous devez avoir vos titres de noblesse ; communiquez-les moi, et nous ferons travailler là-dessus un généalogiste. De mon côté je vous donnerai cent mille francs pour acheter une terre, et encore autant pour vous mettre en équipage, et vous y aller établir. Hé bien, est-ce un marché fait ? L' officier demeura quelques moments incertain du parti qu' il devoit prendre ; mais la vue de la tapisserie le détermina. Il communiqua ses titres ; le généalogiste y mit la main ; et depuis ce temps-là les deux Dorimon sont parents en dépit de la nature.

J' approuve assez ce troc, dit la marquise : une maison qui tombe en ruine a besoin d' être étayée. Je savois cette histoire, s' écria le baron. Il y a quatre jours qu' un

p261

père capucin, qui vint en passant me demander un gîte, me la conta ; et il y ajouta une chose fort plaisante : Dorimon l' officier, me dit-il, a un frère cadet dans le service. Un jour que ce cadet dînoit à Paris dans une maison de qualité, la maîtresse lui demanda s' il étoit parent de M Dorimon le financier. Non, madame, lui répondit-il, je n' ai pas cet honneur-là, c' est mon frère.

## PARTIE 1 LETTRE 18

D' un parisien à un jeune homme de ses amis en province.

J' ai trop d' impatience, cher ami, de vous conter une petite aventure qui arriva hier au soir à la comédie-italienne, pour différer plus long-temps à vous la mander. Un abbé, qui avoit l' air d' un honnête homme, étoit sur le théâtre pêle-mêle avec des militaires et des gens de robe. Il écoutoit tranquillement la pièce que l' on représentoit, quand tout à coup le parterre capricieux s' avisa de trouver mauvais qu' il fût là. On entend aussitôt siffler et crier : *à bas, monsieur l' abbé, à bas !* monsieur l' abbé ne fit pas semblant de s' apercevoir que c' étoit à lui qu' on en vouloit, et il eut la patience d' essuyer les huées des badauds, sans perdre son sang-froid. Il ne fit par-là que redoubler les sifflets et les risées, qui durèrent pendant le premier acte, après lequel notre abbé se leva comme pour s' en aller. Le parterre alors renouvela ses ris insolents, dans la pensée

que l' ecclésiastique n' y pouvant plus tenir, cédoit enfin à l' orage, et se disposoit à sortir : mais il avoit bien une autre intention ; car, au lieu de se retirer, il s' avança gravement sur le bord du théâtre, et adressa ces paroles aux perturbateurs du spectacle : " messieurs, ne trouvez point mauvais que je sois sur le théâtre : depuis qu' on m' a volé une montre d' or en votre compagnie, j' aime mieux qu' il m' en coûte quatre francs, que d' être avec vous. " à ces mots, les huées se changèrent en applaudissements, la salle retentit de battements de mains. L' abbé alla reprendre sa place, et le parterre se trouva sot. Cette lettre fit bien rire les dames et les cavaliers, qui jugèrent que l' abbé qui avoit parlé de cette sorte au parterre, devoit être un homme d' esprit. Messieurs, dit alors le lecteur, en prenant un fort gros paquet qu' il avoit mis à part, voici un manuscrit qui sera, je crois, pour vous du fruit nouveau. Qu' est-ce que c' est donc que ce manuscrit, dit le marquis ? Ce sont, répondit le curé, des lettres grecques et galantes, qui ont été nouvellement traduites en françois. Si vous souhaitez d' en savoir davantage, ajouta-t-il, je n' ai qu' à vous lire une lettre qui est à la tête du manuscrit ; elle vous instruira parfaitement de ce qu' il contient. Lisez, lisez, s' écria la comtesse : voyons cette lettre.

## PARTIE 1 LETTRE 19

D' un vieil auteur de Paris, à une dame d' évreux de ses amies.  
 Vous savez, madame, que j' ai toujours fait gloire de vous consulter sur mes ouvrages avant que de les mettre au jour, et j' en fais un aveu public ; vous m' avez souvent donné des conseils dont je me suis fort bien trouvé, ce qui ne doit surprendre personne. Vous avez beaucoup de délicatesse, d' esprit et de goût, et votre approbation est ordinairement suivie de celle du public. J' espère que vous voudrez bien encore avoir la bonté de me mander votre sentiment sur le manuscrit que je prends la liberté de vous envoyer. C' est une traduction que j' ai faite ; et je n' attends

pour la livrer à mon imprimeur, que votre réponse, c' est-à-dire une critique de l' ouvrage : ce sont les lettres d' Aristenète. Peut-être, madame, n' avez-vous jamais entendu parler de cet auteur ? Pour vous le faire connoître, j' aurai l' honneur de vous dire que c' est un prosateur grec, qui vivoit dans le cinquième siècle. Il a composé des lettres galantes, dont, à la vérité, quelques-unes le sont un peu trop. Vous jugez bien que j' ai supprimé celles-là ; et ce ne sera pas vous assurément qui me saurez mauvais gré de cette suppression. Mais au reste j' ai conservé celles qui ont un fonds de galanterie qui ne blesse point la pureté des moeurs : voilà les lettres que j' ai traduites. J' ose me flatter qu' elles vous paroîtront simples, naïves et marquées au coin de l' antiquité. Elles

p264

pourront n' être pas du goût des amateurs du langage nouveau, qui n' estiment que les ouvrages où l' on court après l' esprit, où l' on risque des façons de parler téméraires, et qui, traitant de plat un style simple et naturel, disent d' un air décisif, que ce n' est que d' aujourd' hui que le monde commence à avoir de l' esprit. N' en déplaît à ces messieurs, vous verrez, madame, par ces lettres, que dès le cinquième siècle on ne savoit point mal encenser les autels de l' amour. Je suis avec un profond respect, votre, etc. Allons, comtesse, s' écria la marquise, pour l' amour du grec, embrassons Aristenète. Oui, dit la comtesse sur le même ton ; prêtons une oreille attentive à ses lettres. Sachons un peu comme on faisoit l' amour de son temps. On s' en acquittoit aussi bien qu' à présent, dit le curé ; vous en pourrez juger par la première lettre de cet auteur, qui écrit à un de ses amis, et lui fait le portrait de sa maîtresse.

PARTIE 2 LETTRE 20

p333

D' un vieux poète, à une dame qui aime la littérature, et dont l' esprit est très cultivé. Réjouissez-vous, madame, vous lirez bientôt la tragédie nouvelle, dont vous me demandez compte, et qui fait aujourd' hui tant de bruit à Paris. Elle est



sous la presse, et vous pouvez être assurée que vous en aurez un des premiers exemplaires. Tous ceux qui ont vu représenter cette tragédie en ont été charmés. Ils en ont entre autres choses admiré la versification, qui leur a paru mâle et hardie. Puisse-t-elle éviter le malheureux sort qui semble être attaché à l'impression des pièces qui ont extraordinairement réussi dans la bouche des acteurs ! Que de poèmes dramatiques, après les plus brillants succès, sont depuis cinquante ans tombés dans l'oubli, et même dans le mépris. J'en pourrais citer un grand nombre ; mais je me contenterai de parler de la Judith de M Boyer. Elle a eu une si bizarre destinée, que je veux vous en conter l'histoire. Je crois qu'elle vous divertira.

La Judith de m. L'abbé Boyer fut représentée par de fameux acteurs, et occupa la scène pendant tout un carême. La cour et la ville y couroient en foule, et principalement les femmes, qui, la trouvant, je ne sais pas pourquoi, fort intéressante, y mirent la presse. C'étoit tous les jours une si grande affluence de femmes de toutes sortes de conditions, qu'on ne savoit où les

p334

placer. Les hommes furent obligés de leur céder le théâtre, et de se tenir debout dans les coulisses. Quelle fureur ! Imaginez-vous deux cents dames assises sur des banquettes, où l'on ne voit ordinairement que des hommes, et tenant des mouchoirs étalés sur leurs genoux, pour essuyer leurs yeux dans les endroits touchants. Je me souviens surtout qu'il y avoit au quatrième acte une scène où elles fondoient en pleurs, et qui, à cause de cela, fut appelée *la scène des mouchoirs*. Le parterre, où il y a toujours des rieurs, au lieu de pleurer avec elles, s'égayoit à leurs dépens. Pour moi, je ne prenois plaisir qu'à observer l'auteur, auprès de qui je me trouvois quelquefois à l'amphithéâtre. Enivré du succès de sa Judith, il alloit là mendier des louanges, comme font tous les auteurs en pareil cas, et il n'avoit pas peu d'occupation à répondre aux compliments qu'on lui faisoit : monsieur l'abbé, lui disoit l'un, voilà ce qui s'appelle une pièce sublime et pathétique. Vous devez être bien content, lui disoit l'autre, d'avoir produit un si bel ouvrage ; aussi vous voyez tous les spectateurs dans l'admiration. Je leur en donnerai bien d'autres, répondoit modestement le gascon, sur le ton de son pays. Je tiens le public, à présent que je sais son goût. Boyer se donnoit ainsi les violons, et véritablement Paris n'abandonnoit point sa pièce.

En un mot, le charme dura jusqu' à la clôture du théâtre. Alors notre auteur, un peu trop persuadé du mérite de sa tragédie, se hâta d' en faire gémir la presse ; si bien qu' elle fut imprimée dans la quinzaine de pâques, et sifflée à la *quasimodo* , c' est-à-dire à la rentrée. Mademoiselle De Champmêlé,

p335

actrice digne d' une éternelle mémoire, faisoit le rôle de Judith. étonnée d' entendre une pareille symphonie, elle, dont les oreilles étoient accoutumées aux applaudissements, apostropha le parterre dans ces termes : " messieurs, nous sommes assez surpris que vous receviez aujourd' hui si mal une pièce que vous avez applaudie pendant le carême. " dans ce moment on entendit une voix qui prononça ces paroles : *les siffleurs étoient à Versailles, aux sermons de l' abbé Boileau.*

ce que je vous rapporte, madame, est un fait constant, dont j' ai moi-même été témoin. Vous voyez par cet exemple que le public se détrompe aussi facilement qu' il s' est laissé tromper, et que par conséquent un auteur qui vient de réussir sur la scène, au lieu d' en avoir de l' orgueil, doit craindre qu' il n' ait fait un mauvais ouvrage. Il n' est encore assuré de rien. Je ris d' un téméraire qui croit être sûr d' attraper le goût du public. Rien n' est plus difficile. Je compare le goût du public à un petit oiseau qui voltige sans cesse de branche en branche ; un chasseur qui veut le coucher en joue, a beau le suivre de l' oeil, l' oiseau, par la vitesse de son mouvement, lui fait souvent manquer son coup.

PARTIE 2 LETTRE 21

p336

D' un neveu à sa tante.  
J' ai l' honneur de vous écrire aujourd' hui, ma très chère et très honorée tante, pour vous faire part d' une aventure assez sérieuse qui m' est arrivée la nuit dernière. Je me suis trouvé dans le plus grand danger où j' aie été de ma vie. Ne vous effrayez point. Le péril est passé. J' allai hier au soir dans une maison où l' on joue ordinairement au pharaon, et je

pontai si heureusement, que je gagnai cent louis. Je les mis dans ma bourse en présence de plusieurs personnes, et suivi de l' épine, mon laquais, je sortis de la salle du jeu entre onze heures et minuit. J' entrai dans ma chaise à porteurs, qui m' attendoit à la porte, et je pris gaîment le chemin de mon auberge. Mais nous eûmes à peine fait deux cents pas, que ma chaise fut arrêtée tout à coup par cinq ou six hommes, dont deux me présentèrent, l' un un poignard, et l' autre un pistolet, en me demandant la bourse. Je ne me la fis pas demander deux fois. Je la remis docilement à ces fripons, qui, satisfaits de me l' avoir enlevée, se retirèrent aussitôt, laissant à mes porteurs la liberté de me rendre chez moi.

Je n' en fais pas le fin, ma tante ; je fus un peu étourdi de cet événement. Outre que j' étois sensible à la perte de mes louis, j' étois fort en peine de mon laquais, qui ne revenoit point. Qu' est-il devenu, disois-je,

p337

ce pauvre garçon ? Peut-être aura-t-il voulu faire quelque résistance ? Car il est plein de courage et de zèle, et il se sera fait tuer. Cela n' est pas impossible. Que je vais avoir d' inquiétude jusqu' à ce que je sois éclairci de son sort ! Pendant que je m' affligeois de cette façon, admirez l' enchaînement des causes secondes, l' épine arriva tout essoufflé : ah ! Te voilà, lui dis-je avec émotion ! Hé pourquoi n' es-tu pas revenu plus tôt ? Que tu m' as causé d' alarmes ! Monsieur, me répondit-il, je viens les dissiper, en vous apprenant le coup d' état que j' ai fait. Dans le moment que vous avez lâché votre bourse à l' un des deux voleurs qui vous l' ont demandée, j' étois auprès de lui, et l' étourdi, me prenant pour un de ses camarades, me l' a mise entre les mains. Alors, exerçant les bonnes jambes que le ciel m' a données, je me suis, par une course légère, éloigné de ces honnêtes gens ; et, par de longs détours que j' ai jugé à propos de prendre, ajouta-t-il en montrant ma bourse, je me rends auprès de vous avec vos louis que j' ai sauvés de leurs griffes. Vous vous imaginez bien, ma tante, que je ne manquerai pas de récompenser l' épine.

Il le mérite bien, s' écria la marquise. Un pareil domestique n' est pas commun : il est du moins plus honnête homme que celui qui vouloit escamoter cent pistoles à son maître. Messieurs, dit le curé, j' ai mis à part une dépêche qui me paroît originale : elle contient l' histoire d' un singe. Je ne sais si vous êtes curieux de l' entendre. Très curieux, répondit le

chevalier, et je vous assure que ces dames en seront

p338

ravies. Elles écoutent avec attention des histoires de chiens et de chats, et vous doutez qu'elles prennent plaisir au récit des actions du singe, qui est de tous les animaux la machine la plus ingénieuse ? Vous n'y pensez pas. Lisez hardiment cette lettre. Le pasteur, aussi persuadé que le chevalier qu'elle seroit du goût de la compagnie, en fit dans le moment la lecture.

## PARTIE 2 LETTRE 22

D' un ami à son ami.

Histoire du singe de Cordoue.

Je ris hier de bon coeur, en entendant raconter l'aventure d'un singe ; et, puisqu'elle m'a diverti, j'ai cru que je pouvois vous en faire le récit. Elle est trop plaisante et trop singulière pour vous ennuyer. La voici telle qu'elle m'a été détaillée par un honnête homme, qui m'a protesté qu'elle étoit véritable. Il y avoit à Bordeaux un gentilhomme qui étoit tellement adonné au jeu des échecs, qu'il fut surnommé par les rieurs de la ville, *le chevalier de l'échiquier*. Il est vrai qu'il faisoit de ce jeu-là l'unique occupation de sa vie. De sorte qu'il devint le plus fort joueur de Gascogne. Il n'y avoit personne qui osât jouer à but avec lui.

Dans le temps de sa plus grande réputation, il passa par Bordeaux un cavalier espagnol qui voyageoit. Il s'arrêta quelques jours dans cette ville, et vit par

p339

hasard jouer dans un tripot le chevalier de l'échiquier, dont tout le monde admiroit les coups. à chaque pièce qu'il touchoit, on entendoit un murmure applaudissant. à la fin d'une partie, l'espagnol lui dit : en vérité, seigneur François, je suis étonné de trouver en France un homme qui joue aux échecs aussi bien que vous. Sans vous flatter, je vous dirai que vous me paraissez de la force de Don Gabriel De Roquas, qui passe pour le plus fort joueur qu'il y ait en Espagne. Seigneur cavalier, lui répondit le gascon, qu'est-ce que c'est que ce Don Gabriel ? Je n'en ai jamais ouï parler. C'est un gentilhomme

cordouan, répliqua l' espagnol ; et il est actuellement à Cordoue, où tous les jours il arrive, de tous les endroits de la monarchie d' Espagne, des joueurs qui, s' imaginant être des calabrois, osent lui proposer de jouer une partie ; mais aucun de ces téméraires ne le gagne ; et ils s' en retournent tous chez eux persuadés qu' aucun mortel n' est comparable à Don Gabriel. Ils ont peut-être tort, reprit le chevalier de l' échiquier, et jusqu' à ce que ce redoutable cordouan m' ait vaincu, je ne le croirai point invincible. Au lieu de me le faire craindre en me le peignant si terrible, vous m' inspirez l' envie d' aller à Cordoue le provoquer au combat, et dussé-je grossir le nombre des audacieux qui ont augmenté sa gloire par leur défaite, je pars dès demain pour l' Espagne. Je brûle d' impatience de me voir aux mains avec un ennemi digne de moi.

Vous croyez peut-être que ce gascon ne parloit pas sérieusement. Pardonnez-moi. Dès le jour suivant, il partit de Bordeaux, sans s' embarrasser de ce qu' on

p340

pourroit dire d' un voyage si ridicule ; et, suivi d' un valet bien monté comme lui, il se mit en chemin pour Cordoue. Aussitôt qu' il fut arrivé dans cette ville, il s' informa de la demeure de Don Gabriel De Roquas, et s' y étant rendu, il trouva ce gentilhomme qui jouoit aux échecs avec un petit singe, qui étoit assis à la façon de son espèce sur une table, un échiquier devant lui. Le seigneur Don Gabriel se leva pour recevoir l' étranger, qui, l' abordant fort civilement, lui dit : seigneur, vous voyez un gentilhomme françois qui, sur le bruit de votre réputation, vient exprès de son pays pour vous prier d' avoir la complaisance de jouer avec lui une partie d' échecs. Vous aimez donc bien ce jeu-là, lui répondit Don Gabriel en souriant, puisque vous venez de si loin me faire une pareille proposition ; et, selon toutes les apparences, vous jouez parfaitement ? Assez bien, répliqua le gascon ; et, pour vous couper court, je vous avouerai franchement que je suis le coryphée des joueurs d' échecs de Bordeaux. Je m' en réjouis, dit le seigneur De Roquas. Nous allons voir tout à l' heure ce que vous savez faire : voilà un échiquier préparé ; toutes les pièces sont posées. Asseyons-nous et jouons. Là-dessus ils prennent leurs places, et commencent la partie. Mais à peine ont-ils joué cinq ou six coups, que Don Gabriel se lève avec vivacité, en disant : vous n' êtes pas de ma force : il est inutile de continuer ; vous ne pouvez, tout au plus, gagner que mon singe.

à ces derniers mots, le françois le prenant pour un  
trait railleur, dit au cordouan, de l' air d' un homme  
qui se croit insulté : seigneur Don Gabriel, je  
m' imagine,

p341

Dieu me damne, que vous vous moquez de votre serviteur.  
à votre avis, suis-je fait pour jouer avec un singe ?  
Vous pouvez jouer avec le mien, répondit Don Gabriel,  
car c' est un animal plein d' adresse et d' intelligence.  
Il entend tout ce que je lui dis, et je l' ai trouvé si  
disciplinable, que je lui ai montré à jouer aux échecs.  
Aux échecs ! S' écria le françois avec une extrême  
surprise. Cela peut-il être ? Il ne tiendra qu' à vous,  
reprit le cordouan, d' en être témoin tout à l' heure ;  
et je vous assure qu' il s' en acquitte si bien, que je  
parierois plutôt pour lui que pour vous. Sandis ! Dit  
le gascon, je crois que vous me bernez. Un singe jouer  
aux échecs ! Il faut que je joue une partie avec lui  
par curiosité ; je veux avoir le coeur net sur cela.  
Le gentilhomme de Cordoue, pour le satisfaire,  
appela son singe : Narcisse, lui dit-il, mets-toi à  
ma place, et achève la partie que j' ai commencée avec  
ce seigneur étranger. Alors le singe sauta sur la  
table, se plaça devant le gascon, et en moins de dix  
coups le fit échec et mat. Le chevalier de l' échiquier,  
qui ne s' étoit point attendu à perdre si promptement  
la partie, au lieu de rire de l' aventure, en fut si  
mortifié, que se laissant aller à la colère, il jeta  
Narcisse à six pas de lui d' un coup de poing. Le  
pauvre animal en poussa un cri perçant, et se retira  
en faisant d' horribles grimaces. Le seigneur De  
Roquas ne vit pas sans chagrin maltraiter son singe ;  
il en fit des reproches au gascon. Vous êtes bien  
vifs, vous autres françois, lui dit-il ; pourquoi  
avez-vous frappé mon singe ? Cela ne se fait point  
entre bons joueurs. Si vous avez perdu la partie, ce  
n' est qu' à vous seul que vous devez vous en prendre.

p342

Vous avez raison, seigneur Don Gabriel, lui répondit  
le gentilhomme de Bordeaux, j' ai tort, je l' avoue ;  
nous autres gascons nous avons le sang un peu chaud.  
Je vous demande pardon de mon injuste emportement ;  
et pour me réconcilier avec monsieur votre singe, je  
vous prie de l' engager à me donner ma revanche. C' est  
ce que je n' oserois vous promettre, lui repartit  
l' espagnol. Mon singe est effrayé. Je ne sais s' il  
voudra m' obéir ; cependant je vais tâcher de le faire  
revenir. En même temps il se mit à rappeler l' animal,  
employant tantôt la prière et tantôt la menace. Mais  
l' indocile Narcisse, au lieu de se montrer, se tenoit  
caché dans un coin, craignant de s' exposer, s' il  
paroissoit, à recevoir un nouveau coup de poing. Son  
maître toutefois lui parla de façon qu' il le rassura ;  
et l' ayant fait revenir auprès de lui : allons, mon

fil, lui dit-il en le caressant, donne à monsieur sa revanche, et ne crains rien. Il est fâché de t' avoir frappé. Cela ne lui arrivera plus. Le singe aussitôt se remit sur la table, devant l' échiquier, et commença une seconde partie en tremblant de tous ses membres, car la vue du françois lui faisoit peur. Narcisse joua pendant un quart d' heure sans faire le moindre mouvement qui pût laisser entrevoir le dessein qu' il méditoit ; mais tout à coup sautant de dessus la table en bas, il prit la fuite avec épouvante, et disparut comme un éclair. Le gascon, surpris de cette action du singe, demanda pourquoi il s' enfuyoit ainsi. N' en voyez-vous pas bien la raison, lui répondit Don Gabriel ? Vous n' avez plus que deux coups à jouer, après quoi il vous fera échec et mat. Et comme il n' a pas oublié de quelle manière

p343

vous en usez avec les gens qui vous gagnent, il a pris, en singe prudent et sage, la précaution de s' éloigner de vous avant la fin de la partie. Le chevalier de l' échiquier, ne pouvant se consoler d' avoir été battu aux échecs par un joueur automate, reprit à l' heure même le chemin de Bordeaux, où ses amis ne manquèrent pas de lui demander à son retour, s' il avoit gagné Don Gabriel De Roquas. Comment aurois-je pu le gagner, messieurs, leur répondit-il ? Je n' ai pu même gagner son singe. Toute la compagnie applaudit à l' histoire du *singe de Cordoue* . En vérité, messieurs, dit la marquise, il faut convenir qu' il y a des animaux qui font des choses bien surprenantes. Pour moi, dit le chevalier, cela ne m' étonne point du tout, puisque les bêtes, à ce qu' on dit, sont animées par autant de démons qui les font agir ; ce que je n' ai pas de peine à croire à présent ; car pour jouer aux échecs aussi bien que Narcisse, il falloit que ce singe eût le diable au corps.

## PARTIE 2 LETTRE 23

D' un homme d' affaires, à une dame d' Alençon.  
Je demeure d' accord avec vous, madame, que M B n' étoit pas un homme fort estimé dans le monde. La a exercés ne rend pas sa mémoire fort vénérable ; mais il n' est pas moins vrai aussi qu' il

p344



avait l'âme noble et généreuse. Je l'ai connu assez particulièrement ; et si j'avois à écrire son histoire, j'ose dire que je pourrois citer mille traits de générosité qui ne sont sus que des personnes qui s'en sont ressenties ; car M B ne faisoit point plaisir par ostentation. Permettez-moi de vous en rapporter un seulement.

M B étant un jour à la comédie-italienne, se trouva dans une loge auprès d'un chevalier de Saint-Louis, homme d'esprit et de bonne mine. Ils lièrent ensemble conversation, et ils se plurent réciproquement. à la fin de la comédie, M B dit au chevalier : monsieur, sans façon, voulez-vous venir souper chez moi ? Ma table n'est pas mauvaise, et j'ai toujours bonne compagnie. Le militaire accepta la proposition. Ils sortirent aussitôt de l'hôtel de Bourgogne, et M B ayant fait monter son convive dans son carrosse, qui étoit à la porte, il l'emmena chez lui. Ils y trouvèrent trois ou quatre hommes qui étoient venus là pour souper, qui paroissoient des personnes de condition, et qui l'étoient effectivement. Ils se mirent tous gaiement à table, et y demeurèrent jusqu'à une heure après minuit, en tenant de joyeux propos, et en buvant les meilleurs vins. Après le repas, les convives se retirèrent chacun chez soi ; mais, avant qu'ils se séparassent, M B pria le chevalier de Saint-Louis de venir le plus souvent qu'il pourroit souper avec lui ; ce que le chevalier lui promit. Cependant, quoiqu'ils fussent très contents l'un de l'autre, le militaire, loin de tenir sa promesse, et de cultiver l'amitié de M B, ne songea plus à lui.

p345

Il y avoit déjà trois mois d'écoulés depuis le jour qu'ils avoient fait connoissance à la comédie-italienne, lorsque le chevalier, par le crédit d'une duchesse dont il avoit été écuyer, obtint un petit gouvernement qui ne valoit tout au plus que mille écus de rente, encore la protectrice exigeoit-elle de sa reconnoissance un présent de quatre mille livres. Ce qui le mettoit dans le plus grand embarras du monde ; car outre que m. Le gouverneur étoit un cadet de la Garonne, et par conséquent très mal en espèces, il n'avoit pas un ami qui fût en état de lui prêter une pistole. Que faire dans une si fâcheuse situation ? Il se ressouvint alors de M B, et se repentant de l'avoir négligé : qu'as-tu fait, malheureux, se disoit-il à lui-même avec amertume ? La fortune, qui te préparoit la grâce que tu as reçue de la cour, t'avoit procuré une connoissance qui te seroit peut-être aujourd'hui

d' un grand secours, si tu l' avois ménagée. Tout hardi que tu es, tu n' auras pas le front de revoir M B ; si tu avois cette effronterie, il t' en puniroit par un juste refus. Après ces réflexions, il en faisoit d' autres que la nécessité lui fournissoit, et il se résolut enfin à recourir à M B, au hasard de s' exposer à une réception désagréable. Mais le poli M B, au lieu de lui faire un mauvais accueil, le reçut fort gracieusement. Ah ! Chevalier, lui dit-il d' un air riant, vous savez que j' ai sujet de me plaindre de vous. Vous m' avez manqué de parole. Je confesse ma faute, lui répondit le militaire, et je vous avouerai, à ma honte, que je suis encore plus coupable que vous ne pensez, puisque ma visite est un peu intéressée. En même temps il lui détailla de

p346

quelle manière, et à quelle condition il avoit obtenu son gouvernement ; et il ne lui cacha point l' embarras où il étoit de trouver quatre mille francs pour son avaré duchesse. Il crut qu' après ce détail, M B pourroit lui offrir sa bourse ; mais le financier ne fit que rire de sa situation : allez, allez, monsieur le chevalier, lui dit-il, un galant homme comme vous ne doit pas être embarrassé pour si peu de chose. Vous vous tirerez de là sans peine. Voici des convives qui nous viennent ; il ne faut songer qu' à nous réjouir. Il arriva en effet dans ce moment plusieurs cavaliers qui avoient coutume de venir régulièrement tous les jours dîner chez M B. On se mit à table, et l' on fit très bonne chère. Quoique notre gouverneur n' eût pas l' esprit dans une disposition gaie, il ne laissa pas de briller pendant le repas ; car il étoit tout-à-fait amusant. Il poussa encore quelques bottes au financier, touchant les quatre mille livres en question ; mais jugeant que c' étoit infructueusement, il ne lui en parla plus ; et perdant toute espérance de réussir de ce côté-là, il sortit dans le dessein d' aller ailleurs chercher quelqu' un qui voulût lui prêter cette somme. Le pauvre diable, sans le trouver, courut tout le reste de la journée, et se retira le soir fort chagrin dans l' hôtel garni où il étoit logé. Monsieur, lui dit son hôtesse, il y a là-haut un homme qui vous attend depuis trois heures pour le moins, à la porte de votre appartement, et qui est chargé d' une petite hotte qui me paroît pleine d' espèces. Ces paroles émurent terriblement notre chevalier, qui monta vite à son appartement, et rencontra véritablement un homme couché par terre à sa porte, la



tête appuyée sur une hotte remplie de sacs d' argent :  
mon ami, lui dit le militaire, à qui en voulez-vous ?  
Au chevalier De Mexignac, lui répondit le porteur  
de hotte ; ne seroit-ce point vous, par aventure ?  
Oui, mon enfant, lui repartit le chevalier, d' un air  
doux et honnête ; qu' est-ce qu' il y a ? Monsieur,  
reprit le porteur, ce sont dix sacs de mille francs  
chacun, que M B vous envoie. à ces mots, le  
chevalier De Mexignac, transporté de joie, donna  
une pistole au porteur, pour boire à sa santé ; et  
pénétré de la plus vive reconnoissance, il se rendit  
le lendemain matin au lever du financier : monsieur,  
lui dit-il, en l' abordant avec toutes les marques  
d' un homme fort sensible au bienfait reçu, permettez  
que je vous témoigne tout le ressentiment que j' ai  
du plaisir que vous m' avez fait. Je n' oublierai jamais  
que je vous dois le bonheur de ma vie. Ne parlons  
point de cela, interrompit M B, je suis bien aise de  
vous voir content. Mexignac voulut lui faire un  
billet de dix mille francs, mais le financier s' y  
opposa : non, chevalier, lui dit-il, je ne veux point  
de billet. Commencez par satisfaire votre duchesse,  
et employez le reste de votre argent à vous arranger  
dans votre petit château. Ne songez à payer vos dettes  
qu' après vous être enrichi dans votre gouvernement.  
C' est le terme que je vous prescris pour vous  
acquitter envers moi. Voilà, madame, une action de  
M B. Je la tiens d' un ami du chevalier De Mexignac,  
qui la lui a lui-même révélée, pour faire honneur à  
la mémoire de son bienfaiteur.  
Que l' âme de ce financier, s' écria le baron, jouisse

p348

d' un repos éternel ! C' étoit un galant homme. Je  
crois bien que dans le cours de sa vie, il a fait  
plus d' un tour de son métier ; mais je les lui  
pardonne, puisque ses exploits sont mêlés de traits  
généreux. Entre nous, dit la marquise, il me semble  
que le chevalier De Mexignac ne méritoit guère que  
M B lui rendît service. Il est vrai, reprit le  
baron, que tout autre que ce financier auroit été plus  
vindictif ; mais il en est plus estimable.

## PARTIE 2 LETTRE 24

D' un frère à sa soeur.  
Histoire d' un enfant gaté.  
Vous faites bien, ma soeur, de ne pas trop aimer vos

enfants ; je veux dire, de ne leur pas montrer toute la tendresse que vous avez pour eux. Par cette conduite prudente et sage, vous éviterez le chagrin qui dévore aujourd' hui Madame Argante, veuve d' un trésorier de France. J' aurois tort de ne vous pas mander l' aventure qui vient d' arriver dans sa famille. Ce détail vous confirmera dans le dessein de continuer, comme vous avez commencé, à donner à mes neveux et à mes nièces une éducation un peu sévère. Madame Argante a une fille de seize à dix-huit ans, et un fils de dix-neuf. Cette mère folle, au lieu de les aimer également tous deux, a peu d' affection pour sa fille, et idolâtre son fils. Ce sont pourtant deux sujets

p349

bien différents. Hortense est belle et vertueuse, et Saint-Fard a tous les vices de la jeunesse. Néanmoins, quoique la soeur ait toutes les bonnes qualités du coeur et de l' esprit, sa mère n' y fait aucune attention ; quelques sottises que fasse le frère, Madame Argante en est charmée. Elle aime ce qu' elle devrait haïr, et hait ce qu' elle devrait aimer. Tous ses parents, et principalement un célèbre avocat, qui est son frère, lui disent en vain tous les jours, que Saint-Fard est plongé dans toutes sortes de débauches ; elle ne peut ajouter foi aux rapports qu' on lui fait contre un fils si chéri. Loin de se laisser prévenir contre lui, elle l' excuse, et prend sa défense avec vivacité : allez, allez, leur dit-elle, vous êtes tous de faux délateurs. Vous lui en voulez, vous le haïssez, parce que je l' aime ; mais vous avez beau vous déchaîner contre ce pauvre garçon, plus vous m' en direz du mal, plus il me sera cher. Que répondre à cela ? Comment faire entendre raison à une mère si entêtée ? Il n' y avoit que Saint-Fard qui pût faire ce miracle. Lui seul pouvoit se détruire dans un esprit si prévenu en sa faveur ; ce qui, grâce au ciel, est arrivé de la façon que je vais vous le dire : avant-hier, Saint-Fard ayant appris que sa mère avoit reçu un remboursement de vingt mille écus en or, trouva moyen de s' en rendre maître, à l' aide d' un valet dévoué à ses volontés, et prit la fuite avec cette somme ; mais les parents aussitôt, en ayant été avertis, firent leurs diligences ; et, du consentement de Madame Argante, qui pour le coup ouvrit les yeux, Saint-Fard fut arrêté, et enfermé à Saint-Lazare, d' où il ne sortira de long-temps.

Le lecteur se disposoit à continuer, mais il s'arrêta, en disant à la compagnie : voici une lettre qui me paroît un peu trop badine. Je suis tenté de la supprimer. Gardez-vous-en bien, s'écria le chevalier, ce sont celles que j'aime. Je n'en doute pas, reprit le pasteur ; et je veux bien en faire la lecture, à condition que les dames, si elles n'en sont pas contentes, ne s'en prendront qu'à vous. Oui, volontiers, dirent-elles, vous n'avez qu'à lire, et pour peu que la lettre blesse nos oreilles délicates, le chevalier aura affaire à nous.

## PARTIE 2 LETTRE 25

D'un gentilhomme d'Anjou qui fait à Paris l'homme à bonnes fortunes, à un chevalier de son pays. Puisque vous voulez tenir registre de mes aventures, chevalier, j'en ai deux nouvelles à vous mander aujourd'hui, pour grossir le volume. Elles sont, il est vrai, fort différentes ; mais l'histoire de ma vie en sera plus variée.

Je suis actuellement aux trousses de la veuve d'un avocat, pour laquelle les parques ont déjà filé six lustres tout au moins. C'est une femme belle, bien faite, et digne d'occuper une place dans la galerie de mes maîtresses. Mais, entre nous, je ne sais si je dois me flatter d'en pouvoir faire la conquête ; car c'est une dame qui me paroît fière et très indifférente. Cependant je vais vous dire où j'en suis avec elle, et vous

jugerez si j'ai tort ou raison de concevoir les plus douces espérances. Il y a huit jours que mon avocate et deux de ses amies acceptèrent une partie que je leur proposai. Je les menai à Saint-Cloud, où nous passâmes l'après-dînée à nous promener, et nous y soupâmes. Vous vous imaginez bien que je fis l'agréable et le passionné auprès de ma veuve ; mais halte-là, s'il vous plaît : les plus innocentes libertés me furent interdites, et l'on ne me laissa de libre que la langue, que j'employai à débiter des lieux communs. Tel fut le sot personnage qu'il me fallut faire pendant le souper.

Enfin, après le repas, nous remontâmes en carrosse pour nous en retourner à Paris. Par hasard, ou

autrement, les deux amies de l' avocate se placèrent dans le fond, de sorte que je me trouvai sur le devant, à côté de ma princesse. J' en ressentis une douce émotion ; et la nuit, qui étoit des plus obscures, m' inspirant une hardiesse que je n' aurois osé prendre le jour, je me saisis de la main de ma veuve pour la baiser à la dérobée ; mais la dame la retira dans le moment avec tant de précipitation, que j' eus tout lieu de penser que mon action lui avoit déplu. Qu' as-tu fait, misérable, me dis-je alors à moi-même ? Tu perds par ta faute une bonne fortune : elle n' auroit pu t' échapper, si tu ne l' eusses pas brusquée. Je me repentois de ma vivacité ; et je croyois que mon avocate ne me le pardonneroit jamais, lorsque je sentis revenir à moi sa main, qu' elle n' avoit retirée que pour ôter son gant. Le baron, le marquis et le chevalier interrompirent en cet endroit de la lettre, le lecteur, par de grands

p352

éclats de rire ; et c' étoit une chose assez plaisante à voir, que la peine qu' avoient les dames à s' empêcher de suivre leur exemple. Voilà, s' écria le baron, comme on juge mal des femmes ; et si vous voulez entendre le reste de la lettre, dit le pasteur, vous verrez comme on juge mal des filles. Voyons cela, dit le marquis. Aussitôt le curé poursuivit ainsi la lecture de la dépêche commencée :  
il n' est pas besoin de vous en dire davantage. Venons présentement à une autre aventure qui m' arriva quatre jours après. De Senlis, où j' avois été pour affaire, je revenois à Paris par le coche. Il y avoit dedans une jeune personne qui s' attira mon attention, par une figure des plus piquantes. C' étoit une de ces petites grisettes qui ont une chemise blanche, et un air tout appétissant. Il faut observer qu' elle étoit placée sur le devant du carrosse, et moi à ses pieds, puisque j' étois à la portière de son côté. J' eus bientôt lié conversation avec elle ; et, comme je me trouvois à portée de me faire entendre en parlant tout bas, je ne négligeai pas cette commodité. Je lui adressai d' abord quelques paroles flatteuses à demi-voix, en lui faisant les doux yeux, et, jugeant par ses réponses naïves que c' étoit une fille toute neuve, une innocente qui n' avoit point encore été cajolée, la conquête m' en parut plus précieuse. Aussi, employant, pour la tenter, tout ce que j' avois d' art, je passai la journée à lui faire des mines, auxquelles il me sembla qu' elle prit quelque plaisir. La nuit, pendant ce temps-là, nous surprit, et son obscurité devint telle, que nous ne pouvions plus nous voir dans le

carrosse. Alors, faisant réflexion que ma

p353

grisette et moi nous allions bientôt nous quitter pour jamais, je ne voulus point me séparer d' elle, sans avoir fait un peu le badin. J' eus l' audace, et je m' en repens bien, je vous assure, de porter la main sur un de ses pieds qui étoit auprès de moi. Je la passai et repassai en badinant sur la boucle de son soulier ; et comme la belle ne fit aucun mouvement qui marquât que le jeu lui déplaisoit, je gagnai le gras de la jambe. On me laissa faire. Cela me rend plus insolent, et *d' encore en encore* , je parviens à la rotule du genou ; mais ma témérité fut punie à l' instant, car je me sentis enfoncer dans la main une longue épingle, qui m' obligea bien vite à lâcher prise.

Dans cet endroit les dames, interrompant à leur tour le curé, se mirent à rire, et elles applaudirent fort à l' action de la grisette. Pour une innocente, dit la comtesse, ne trouvez-vous pas, messieurs et mesdames, qu' elle s' est bien tirée d' embarras ? Pardonnez-moi, madame, répondit le baron ; bien des filles d' esprit, à sa place, n' en auroient peut-être pas fait autant. Messieurs et mesdames, s' écria le pasteur, écoutez-moi, s' il vous plaît ; voici une dépêche plus digne de votre attention que la dernière.

## PARTIE 2 LETTRE 26

p354

D' un abbé de Paris à une dame d' Angers, qui lui avoit mandé son sentiment sur le goût.

Vous me demandez, madame, ce que c' est que le bon goût, quelles sont les personnes qui le possèdent et qui jugent sainement des ouvrages d' esprit ? Je vous avouerai franchement que je n' en sais rien. Si vous faites cette question aux pédants hérissés de grec et de latin, ils vous diront d' un air orgueilleux, que c' est à leur école qu' il faut aller pour puiser dans les belles sources de l' antiquité, la connoissance du vrai bon. Faites la même demande aux personnes de qualité, elles vous répondront que c' est dans leur commerce seul que réside le bon goût. Adressez-vous enfin aux gens de lettres, et à ces hommes qui



brillent dans les cafés, en mettant le taux aux nouveautés littéraires ; ils ne manqueront pas d' être assez vains pour vous faire réponse qu' il n' appartient qu' à eux de décider. On pourroit, ce me semble, conclure de là que le goût est arbitraire. Comment arbitraire ! S' écrieront avec emportement certains beaux esprits, qui veulent passer pour les oracles de la littérature. N' est-ce pas à nous qu' il faut s' en rapporter ? Quand nous approuvons ou condamnons une pièce de théâtre, par exemple, notre jugement ne doit-il pas faire loi ? Apprenez que notre censure et notre approbation sont des arrêts dont on ne peut appeler. Il est vrai, répondrai-je à ces

p355

génies décisifs, que votre réputation pourroit en imposer au public, si vous vous accordiez ensemble ; mais bien loin d' être d' un même sentiment sur un ouvrage, vous en parlez contradictoirement, et vous vous échauffez là-dessus jusqu' à vous dire des injures grossières. Après cela, pensez-vous qu' on veuille s' en fier à vos décisions ? Non, messieurs, on n' est sûr de rien avec vous ; et pour vous prouver que le goût est arbitraire, je ne veux que vous demander pourquoi deux critiques qui paroissent avoir une égale mesure d' intelligence et d' esprit ne sont pas du même sentiment sur un ouvrage ? Pourquoi l' un trouve-t-il mauvais ce que l' autre trouve bon ? C' est que chacun a sa façon de penser : donc le goût est arbitraire. Pour moi, madame, je le crois ainsi, et je regarde comme des esprits superbes, et des fanatiques, tous ceux qui veulent qu' on ne pense pas autrement qu' eux. Je suis du sentiment de cet abbé, dit le marquis ; le goût me paroît arbitraire ; et à moi aussi, s' écria le chevalier. Ne dit-on pas ordinairement : *tot capita, tot sensus* ? il y a, j' en conviens, têtes et têtes ; mais les meilleures ne s' accordent pas mieux entre elles, que les autres ; je pense que le bon goût est un trésor imaginaire, que les esprits présomptueux croient posséder réellement. Oh çà ! M. Le chevalier, dit alors le lecteur, après s' être saisi d' une nouvelle lettre, voici une dépêche qui sera de votre goût, car elle contient des bagatelles que vous aimez.

Partie 2 lettre 27

p356

d' un gendarme de la garde, à un de ses camarades qui est en province.

Je me souviens, mon cher camarade, que j' ai promis de vous écrire les affaires d' honneur, et les événements de galanteries qui pourront arriver à Paris pendant votre absence.

Je vais, pour commencer à tenir ma promesse, vous apprendre un galant exploit de notre camarade Damis. Ces jours passés il sortit de chez lui sur les cinq heures du soir en chaise à porteurs, pour aller voir une dame, dont il étoit nouvellement devenu amoureux. Il avoit un habit riche et tout neuf, ce qu' il est bon de remarquer, avec des bas de soie à coins d' or, et tout le reste de l' ajustement d' un homme à bonnes fortunes. Enfin poudré, musqué, adonisé, il arrive au port où tendoient ses désirs, c' est-à-dire, à la rue Montorgueil, car c' étoit là que sa princesse demeuroit. à deux cents pas de chez elle, il sort de sa chaise, renvoie ses porteurs, et pour faire les choses avec moins d' éclat, il continue son chemin à pied ; mais un démon jaloux de ses plaisirs, confondit sa discrétion. Il survint tout à coup un orage qui l' obligea de gagner une allée, pour s' y mettre à couvert d' une effroyable pluie, qui fit en moins d' un quart d' heure, un fleuve de la rue Montorgueil. Tandis que le ciel lâchoit ses écluses sur la ville de

p357

Paris, comme s' il eût voulu l' abîmer pour châtier ses habitants, Damis, en se morfondant, faisoit dans son allée des réflexions morales, à la manière des gendarmes, je veux dire, en maudissant ce temps affreux, et jurant comme un païen. Il y avoit déjà près de trois heures qu' il gardoit là le mulet, lorsqu' il plut à Dieu que la pluie cessât. Mais notre galant n' en fut guère plus avancé, car il lui fallut attendre l' écoulement des eaux, ce qui le mena jusqu' à la nuit, qui ce soir-là devint très sombre. Cependant avec de la patience on vient à bout de tout. Damis sortit de son allée et marchant le long du ruisseau, qui étoit fort large, il s' avança vers la maison de sa nymphe. Il se flattoit que l' amour lui alloit tenir compte de ce qu' il venoit de souffrir ; et dans une si douce espérance il chantoit d' un air gai entre ses dents, ces vers d' opéra :  
il est fâcheux de supporter des chaînes,  
c' est un cruel tourment ;  
mais quand l' amour en veut payer les peines,  
c' est un plaisir charmant.  
Il faut remarquer que pour entrer chez la dame, il

avait le ruisseau à passer ; ce qu' il entreprit de faire : mais admirez le malheur qui le poursuivoit ce jour-là ; dans l' instant qu' il se disposoit à sauter le ruisseau, un homme de l' autre côté, pressé de la même envie, le sauta aussi au même instant, de sorte que Damis et lui venant à se rencontrer, se heurtèrent si rudement, qu' ils tombèrent l' un et l' autre tout de leur long dans le ruisseau. Ils poussèrent aussitôt chacun un cri, et ce qu' il y a de merveilleux dans cette aventure, c' est

p358

qu' ils se reconnurent à la voix : c' est Moncade !  
Dit Damis : c' est Damis dit Moncade. En même temps, s' étant relevés tous deux, ils ne purent s' empêcher de rire de cet événement ; et de se voir dans l' état où ils se trouvoient : camarade, dit Damis, soyons francs et sincères ; ne viendrais-tu point par hasard de chez une dame de ma connoissance ? Cela pourroit bien être, lui répondit Moncade. Où demeure-t-elle, et comment l' appelle-t-on ? Ne seroit-ce pas Belise ? Justement, reprit Damis ; c' est toi qui l' as nommée. Ah ! L' infidèle ! Ah ! La perfide ! J' aurois juré qu' elle n' aimoit que moi. Désabusons-nous tous deux, mon ami, dit Moncade ; j' ai aussi été la dupe de cette friponne. Abandonnons-la pour jamais, et rendons grâce au ciel du malheur qui vient de nous arriver, puisqu' il est cause que nous sommes détrompés.

Les dames et les cavaliers s' égayèrent à l' envi aux dépens de Damis. Ce n' étoit pas la peine, dit le baron, de se faire faire un si bel habit neuf, et de se parer comme pour aller à la noce. Il est vrai, dit le marquis, qu' il a perdu bien désagréablement son étalage. Pour moi, interrompit la comtesse assez sérieusement, je le plains, car enfin en tombant, il s' est peut-être blessé. Oui, vraiment ; s' écria la marquise d' un air moqueur ; le pauvre petit poulet ! Ne craignez-vous pas qu' il en meure ? Monsieur le curé, poursuivit-elle en adressant la parole au pasteur, que nous allez-vous lire à présent ? Une lettre tendre et passionnée, répondit-il, celle d' une amante embrasée de mille feux, à son amant absent depuis trois mois. Fi donc, dit le chevalier,

cela doit être fade. Faites-nous grâce de celle-là. Le jargon des amours m'ennuie. Quand je prête l'oreille aux lamentations d'une dame que l'amour presse, il me semble que j'entends gémir une chatte amoureuse sur les gouttières. Encore une fois, monsieur l'abbé, passez celle-là. Qu'il s'en garde bien, dit la marquise. La comtesse et moi nous serons bien aises d'en entendre la lecture. Nous avons eu la complaisance de nous prêter à votre goût ; vous ne refuserez pas, chevalier, de vous accommoder un peu au nôtre. Le curé, sans hésiter, satisfait ainsi les dames.

## PARTIE 2 LETTRE 28

D'une amante passionnée, à son amant absent.  
Vous me faites, mon cher amant, une peinture assez vive des maux que l'absence vous fait souffrir ; et si elle n'est pas moins vraie qu'elle est touchante, je suis très contente de vous. Mais vous avez beau me vanter votre amour, il est impossible que vous m'aimiez autant que je vous aime. Je renonce à tous les devoirs de la société, pour m'occuper uniquement de ma tendresse. Je déteste tout ce qui peut un instant détourner de vous ma pensée. Je ne prends plaisir qu'à me souvenir des serments que vous m'avez faits de m'aimer toujours ; et je me plais à m'imaginer que vous êtes incapable de les violer. Mais, dites-moi, songez-vous qu'il y a trois grands mois, trois siècles, que nous vivons séparés l'un de l'autre ? Votre absence ne finira-t-elle

p360

jamais ? Le ciel m'auroit-il réservée au malheur de ne vous plus revoir ? Non, je ne le crois pas. Vous m'assurez que les affaires qui vous tiennent éloigné de votre Hortense vont être incessamment terminées. Il n'y a que cette flatteuse assurance qui soutienne ma vie. Sans cela j'aurois déjà succombé sous le poids de votre éloignement. Qu'il vous vole de plaisirs, mon cher Dorante ! Qu'il est fâcheux d'être écarté d'une maîtresse passionnée ! Y faites-vous quelquefois réflexion ? Je ne le crois pas. Si vous étiez sensible à ce que vous perdez, vous hâteriez votre retour. Hé bien, chevalier, dit la marquise, trouvez-vous donc cette lettre si fade ? Non, madame, répondit-il ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'elle est courte. Je m'attendois à un long verbiage d'amour : elle m'a trompé agréablement.

## PARTIE 2 LETTRE 29

D' une jeune bourgeoise de Paris, à une de ses amies établie à Saumur.

Ma chère et bonne amie,  
puisque nous sommes dans l' habitude, depuis notre enfance, de nous faire mutuellement les confidences les plus délicates, je t' écris aujourd' hui pour t' apprendre un troc assez plaisant que nous avons fait Araminte et moi. Tu connois cette fille, et tu sais qu' il y

p361

a long-temps que nous vivons ensemble dans une étroite liaison. Tu sais bien encore que nous avons pour amants, elle, Clitandre, et moi, Damon ; mais les choses sont changées, et le récit que j' ai à te faire de ce changement va te divertir.

Il y a quinze jours que j' étois aux tuileries avec Araminte : nous étions seules. Après quelques tours d' allées, nous allâmes nous asseoir sur le gazon ; et là, pourras-tu bien croire qu' elle me tint ce discours ? Ma chère Angélique, je m' aperçois chaque jour que Clitandre a l' art de te plaire, et que tu ne serois pas fâchée de t' en faire aimer à mes dépens. Ces paroles me troublèrent un peu ; et je voulus interrompre Araminte pour l' assurer qu' elle se trompoit dans ses soupçons ; mais elle me ferma la bouche, en me disant avec vivacité : ne t' imagine pas, ma mignonne, que j' aie la moindre envie de te faire des reproches. Ne me regarde point comme une fâcheuse rivale, qui doit s' opposer à ton bonheur. Au contraire je médite un dessein qui te fera plaisir à coup sûr. J' ai du goût pour Damon, ainsi que tu en as pris pour Clitandre : car tu voudrois en vain me le celer. Je lis dans ton âme, de même que tu vois ce qui se passe dans la mienne. Que cela n' altère point notre amitié. Bien loin d' imiter les femmes qui se brouillent par jalousie, songeons de concert aux moyens de nous rendre toutes deux contentes. Il m' en est déjà venu dans l' esprit un, entre autres, que tu approuveras ; le voici : tu n' as qu' à feindre d' être mal satisfaite de Damon ; fais-lui un crime de quelque faute d' attention qui lui sera échappée, ou d' un regard qu' il aura laissé tomber par hasard sur quelque

p362

jolie personne. Romps avec lui brusquement. Il voudra se justifier ; ne l' écoute point, et le chasse de ta maison. Il ne manquera pas de venir à moi comme à ta meilleure amie, pour me prier de te parler en sa faveur. Je le lui promettrai ; mais, au lieu de lui tenir parole, je lui dirai que je ne te puis fléchir. Je te peindrai inexorable ; et, pendant ce temps-là, faisant agir sur lui tous mes charmes, il y aura bien du malheur si je ne viens à bout de t' enlever cet amant.

Tandis que tu emploieras cette ruse pour te défaire de Damon, poursuis Araminte, de mon côté, je la mettrai aussi en oeuvre pour bannir de chez moi Clitandre, et te le livrer tout entier. Que dis-tu de ce stratagème ? N' en es-tu pas contente ? J' en suis

charmée, lui répondis-je ; et le succès ne m' en paroît pas incertain : car il faudroit que nous fussions bien maladroites si, avec de la jeunesse, un peu d' esprit et de beauté, nous rations les conquêtes que nous voulons entreprendre. Néanmoins, malgré toute ma confiance, je ne laisse pas de craindre une chose. Hé ! Quoi donc, me dit mon amie ? La constance de Damon, lui repartis-je ; c' est un homme qui a le défaut de trop s' attacher. J' ai peur qu' il ne s' obstine à me demeurer fidèle. Oh ! Que non, ma petite, repartit Araminte en souriant ; va, j' y mettrai bon ordre. D' ailleurs fais réflexion qu' il y a plus de six mois qu' il te rend des soins ; son amour est à demi usé. Je m' en aperçois, mon enfant, sa passion pour toi commence à s' assoupir ; il faut de nouveaux appas pour le remettre en goût d' aimer. J' entrai de bonne grâce dans les sentiments d' Araminte, et consentis au troc qu' elle venoit de me proposer,

p363

en lui disant avec une franchise égale à la sienne, que je ne demandois pas mieux que de lui céder Damon pour Clitandre, puisque les lois ne défendoient pas de changer d' amants comme de maris. Je ne doute pas, ma chère amie, que tu ne sois fort curieuse de savoir le reste. Je vais te le dire en peu de mots : nous jouâmes, Araminte et moi, parfaitement nos rôles. Nous ne fîmes pas inutilement les avances ; et soit dit à notre honte ou à notre gloire, nous n' eûmes pas beaucoup de peine à nous souffler réciproquement Clitandre et Damon.

Cette lettre ne fut pas celle qui plut le moins à la compagnie. Voilà, dit la marquise, un tour de coquette bien imaginé. Je vous en réponds, s' écria le baron, je le trouve ingénieux, et bien digne de deux parisiennes. On en pourroit faire une comédie assez plaisante, et l' intituler : *le troc à la mode*.

le marquis et le chevalier applaudirent à l' idée du baron. Messieurs, dit alors le curé, je suis au bout de mes pièces. Je n' ai plus que deux lettres à vous lire. Hé bien ! Monsieur, dit la marquise, faites-nous-en la lecture. En même temps le pasteur lut les deux lettres suivantes.

## PARTIE 2 LETTRE 30

D' un aventurier joueur, à un chevalier de ses amis,  
à Coutances.  
Tu sais, cher ami, que je me plais à voyager, et que,



pour ne pas loger dans des auberges ou des hôtels

p364

garnis que je n' aime point, j' ai coutume de me marier dans toutes les capitales ou je fais quelque séjour, pour être toujours chez moi. J' ai, par exemple, une femme à Florence, une autre à Venise ; et, comme je n' en avois point à Paris, j' épousai, il y a huit jours, la veuve d' un commandeur ; c' est une grosse réjouie entre deux âges, et qui a l' esprit fort amusant. Nous avons tous les jours bonne compagnie ; et la fortune, qui m' est ordinairement favorable au jeu, prend soin d' entretenir l' abondance dans ma maison. Je me suis fait un devoir de t' apprendre cette nouvelle, qui ne te doit pas être indifférente. De grâce, chevalier, sitôt que tu seras de retour à Paris, viens chez moi par curiosité, tu verras un petit ménage qui sent bien son homme rangé.

Je suis, etc.

Je suis bien trompée, dit la marquise, si le chevalier, qui n' aime point les longues lettres, n' a pas trouvé celle-ci un peu trop courte. Vous ne vous trompez point du tout, madame, je vous assure, lui répondit le chevalier. Le style de ce joueur me plaît assez. Je voudrais connoître ce vivant-là. Fi donc, monsieur le chevalier, s' écria la comtesse, vous ne pensez pas assurément à ce que vous dites. La connoissance d' un homme tel que celui-là ne vous convient nullement. Madame, dit alors le baron, ne voyez-vous pas bien qu' il badine ? Je vous le garantis trop délicat pour vouloir se faufiler avec des veuves de commandeurs. Le curé, dans cet endroit, coupa la parole au baron, et lut enfin la dernière lettre, qui étoit conçue dans ces termes.

## PARTIE 2 LETTRE 31

p365

Qu' un jeune poète écrit à Bayeux à un de ses amis, et qui pourroit être intitulée : l' école des auteurs.

Mon cher ami,

la lettre que je t' écris aujourd' hui te causera, sans doute, une extrême surprise. La ferme résolution où je suis de renoncer à l' eau de l' hippocrène te paroîtra aussi téméraire que celle qu' un ivrogne

prendroit de renoncer au vin. Tu m'as vu posséder du démon de la poésie, ne parler, ne m'occuper que de vers, sans me soucier de passer pour un fou ; car c' étoit ce qu' on devoit penser de moi, à mon air trop vif, et à la rage que j' avois de lire mes vers à tout le monde. Je rougis à présent lorsque je me souviens de ma fureur poétique : qu' as-tu donc fait, me diras-tu, pour te défaire si promptement d' une passion qui dure ordinairement toute la vie ? Je vais te l' apprendre.

Un de mes amis me mena l' autre jour chez un homme de lettres, âgé de quatre-vingts ans pour le moins. Ce doyen des beaux esprits a encore tout le bon sens qu' il avoit dans sa virilité. Il aime, il est vrai, à discourir comme le bon homme Nestor ; mais ses discours aussi sensés que ceux de ce grec, rendent son intempérance de langue respectable. Mon ami me présentant à ce vieillard, lui dit que j' étois un nourrisson des muses ; que je composois des vers en perfection, et que j' avois

p366

commencé une tragédie, que je me promettois de donner bientôt au public ; en un mot, qu' on me regardoit comme un génie propre à consoler Paris de la perte du grand Corneille. Je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n' en douteriez pas si vous vouliez entendre seulement une tirade de vers de sa façon. Cela n' est pas nécessaire, lui répondit en souriant le bel esprit octogénaire. Je crois monsieur votre ami fort capable de produire des chefs-d' oeuvre dramatiques ; mais veut-il bien me permettre de lui faire une question ? Tant qu' il vous plaira, monsieur, lui dis-je, alors très respectueusement. Hé bien, mon enfant, reprit-il, avez-vous du bien ? Fort peu, lui répondis-je, pour ne pas dire point du tout. Cela étant, continua le vieillard, je me crois obligé en conscience, de vous donner un conseil dont vous me paraissez avoir besoin. Votre famille ne vous destine-t-elle pas à remplir quelque charge ? Pardonnez-moi, lui dis-je, mon père a dessein de me faire procureur, et je suis actuellement dans une étude, à gratter le papier. Mais je déteste cette profession ; l' amour de la poésie m' en a dégoûté. Tant pis, répliqua-t-il. Quoique vous puissiez choisir un autre métier que celui de procureur, je vous conseille, mon fils, de vaincre votre aversion, et de vous conformer aux vues de vos parents. Si la vie des poètes vous paroît plus agréable, songez qu' elle est moins solide, et qu' elle a ses désagréments. Vous vous faites une idée charmante de mettre au théâtre une

tragédie qui vous couronne de lauriers, sans savoir que ces lauriers se flétrissent promptement. J' ai vu Rotrou, Tristan, La Chapelle, Boyer, et dix autres poètes après eux, adorés du public dans leur

p367

temps ; et je les vois aujourd' hui pour jamais écartés de la scène sur laquelle ils ont régné. Que les auteurs qui sont maintenant à la mode ne s' attendent pas à un autre sort ! Heureux même ceux qui jouissent toute leur vie de l' estime qu' ils se sont attirée par de brillants succès ; car il y en a qui ont le malheur de survivre à une grande réputation, et qui ne laissent après eux qu' un nom qui n' arrache plus d' éloges quand on l' entend prononcer.

Désabusez-vous donc, jeune homme, poursuit le vieillard, et prenez un meilleur parti que celui de vous consacrer à la poésie : employez mieux votre jeunesse. La guerre ouvre à votre courage une noble carrière. Si vous aimez les lauriers, allez en cueillir dans les champs de Mars ; ou bien allez dans le barreau protéger l' innocence ; ou bien, enfin, vous attachant au commerce, partagez avec les négociants l' honneur de le faire fleurir dans l' état. Ces conditions sont préférables au stérile et pénible métier que vous avez envie de faire. Si vous étiez riche, ajouta-t-il, je vous dirois : abandonnez-vous à votre penchant, faites des vers pour vous amuser ; mais puisque vous ne l' êtes pas, occupez-vous plus utilement. Au lieu de courir après la gloire théâtrale, qui dans le fond n' est qu' une pure chimère, embrassez quelque honnête profession ; visez à quelque bon emploi ; cela vaudra mieux que tous les vers du monde. Faites-y bien réflexion, mon fils, et mettez à profit ce que je viens de vous dire.

Je rendis grâce à ce bon homme des avis salutaires qu' il venoit de me donner, en l' assurant que je ne les négligerois point : monsieur, lui dis-je, vous venez de

p368

me dessiller les yeux. Je reconnois mon erreur ; je m' imaginois que la poésie conduisoit au palais de la fortune ; et je vois bien à l' heure qu' il est, qu' elle mène plutôt à l' hôpital. Qu' il y a de jeunes gens dans la même erreur, qui ne sont point encore détrompés, et qui ne le seront peut-être que trop

tard ! Je suis ravi, me répondit-il, de vous avoir persuadé ; c' est toujours un esclave que j' affranchis des liens de la poésie.

Tel fut l' entretien que j' eus avec ce sage et judicieux vieillard, dont les discours demeurent gravés dans ma mémoire. Je retournai chez moi, en me les rappelant ; et plus j' y pensois, plus je les trouvois solides.

Enfin, mon cher ami, j' en ai si bien profité, que depuis ce jour-là je n' ai pas senti le moindre accès de poésie. Je suis radicalement guéri de ma métromanie. Il me semble que je te vois rire en ce moment, et que je t' entends crier *gare la rechute* ; mais ne crains rien, loin d' avoir la démangeaison de rimer, je ne m' occupe plus l' esprit que de mémoires, que de productions, que de contredits ; choses que je haïssois beaucoup auparavant, et qui commencent à me devenir moins désagréables de jour en jour ; tu vois par-là, mon cher, que je suis changé du blanc au noir, puisque je me dispose à grossir le nombre des procureurs qui n' est déjà que trop grand. Je veux contenter mon père, qui se fait un extrême plaisir de me voir sur le corps une robe noire. Dieu veuille qu' il ne m' arrive pas d' imiter certain mousquetaire qui quitta l' épée pour se faire conseiller. En se regardant dans une glace sous son nouvel habillement, il se mit d' abord à rire comme un fou, en disant qu' avec son rabat et sa

p369

perruque carrée, il ressembloit à une coquecigrue ; ensuite, reprenant son sérieux et le style des mousquetaires, il se déshabilla en jurant, et en protestant qu' il aimoit mieux renoncer à la magistrature, que d' en endosser la robe. Ce n' est pas tout, mon ami ; mon père veut me marier ; il m' a choisi lui-même une fille riche et jolie. Je me suis informé d' elle, sous main, et je te dirai confidemment qu' elle est coquette en diable. Je serai, s' il plaît à Dieu, un procureur accompli.

Cette lettre, dit le marquis, est une fort bonne leçon pour les clerks et pour les écoliers qui s' amusent à composer des poèmes dramatiques, au lieu de remplir leurs devoirs ; ce qui les dérange, et leur fait perdre leur temps.

Après la lecture de cette dernière lettre, la compagnie remercia le curé de sa complaisance.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)